

1944-2004

Les Habitants de St Germain de Tallevende La Lande Vaumont

Calvados

Se souviennent

Biron Louis
16 ans en 1944

J'habitais avec mes parents qui exploitaient leur ferme au village de la Bercendière Bonnel.

En juin 1940, nous avons su que les Allemands étaient arrivés à Vire mais sans plus d'informations. Le 1er soldat allemand que j'ai aperçu, une huitaine de jours après leur arrivée, venait tout seul à moto de la route de Sourdeval et allait vers Vire: je me suis caché derrière la haie pour le regarder passer.

Une quinzaine de jours auparavant, nous avons vu d'immenses nuages noirs qui, un après midi, avaient obscurci le ciel et en lisant l'Ouest Eclair le jeudi suivant chez ma grand-mère, j'avais appris que les immenses dépôts de carburant de la ville du Havre avaient sauté et qu'ils étaient la cause de cette pollution atmosphérique.

Monsieur Le Conte, notre instituteur, nous avait invité après le Certificat d'Etudes à l'hôtel de France à Vire pour y déjeuner et ce fut pour nous l'occasion d'assister à un véritable défilé de véhicules Anglais qui prenait la direction de Granville pour sans doute gagner Cherbourg par la côte et embarquer.

Quand les premiers Allemands sont arrivés sur Saint-Germain, j'étais à pêcher avec Marcel Vauclair: ils se sont dirigés vers le château de la Mahère (Mlle Bacon) chez Hodey à la Tessonnière, la maison où habitait Emile Auvray et celle de Léon Chantret sur la route de la Masure.

D'une manière générale, il n'y avait pas de conflit avec la population, chacun restant à sa place; toutefois les Allemands n'hésitaient pas à lier conversation avec les uns et les autres sans agressivité. Du côté de la Bercendière, ils faisaient parfois des exercices avec les chevaux et les canons montés sur roues. Un soldat allemand qui se faisait appeler "Auguste" et qui parlait parfaitement notre langue, avait pris mon grand-père en amitié: il habitait au château Hodey et lui apportait du tabac à "priser" - tabac - disait-il avec humour qui était réservé pour le débarquement des Allemands en Angleterre.

Le 4 Juin 1944, j'étais requis au chantier de la forêt de Saint-Sever; nous devions être "relevés" mais il y avait sans doute urgence car les Allemands nous ont envoyés à la Gare de Saint-Sever pour y charger des obus dans les wagons; Les obus étaient particulièrement lourds (54 kg) et le Capitaine Allemand, voyant que j'avais bien du mal à les porter (je n'avais que 16 ans) prit ma place, me demandant seulement de mettre la paille entre les obus.

Le 28 mai précédent, alors que nous venions d'être "embauchés" sur le chantier de Saint-Sever, ce même Capitaine nous avait placé en rond autour de lui et nous avait dit "J'ai vécu 2 ans en France avant la guerre, je connais les Français et je sais comment les prendre et maintenant (il levait son pistolet en l'air) celui qui ne veut pas m'obéir, qu'il lève la main!". Bien entendu, un tel discours avec le pistolet n'incitait pas à la rébellion...

Le 6 juin 1944, je me trouvais chez moi à la Bercendière. Nous avons eu connaissance du débarquement plus par la rumeur que par une information directe car nous n'avions pas la radio: certains nous avaient dit qu'ils avaient vu des tracts tomber dans la campagne près de Vire mais nous n'y avons pas attaché plus d'importance qu'il n'en faut. Nous avons eu beaucoup de passages d'avions certes mais nous ne pensions pas à une opération d'envergure comme cela s'est avéré par la suite. Le tout a changé le soir quand nous avons entendu le bruit du bombardement sur Vire; de plus dans la nuit, les avions sont venus bombarder la Gare et la voie ferrée: cette fois, nous savions qu'il se passait quelque chose d'important.

Le lendemain, nous avons eu connaissance du désastre survenu dans la ville quand, de bon matin, nous avons vu arriver à la ferme des réfugiés qui n'avaient manifestement pas beaucoup dormi et parmi eux Fernand Chenu, caissier à la perception de Vire, Devers coiffeur, et le Capitaine Stentelaire chef des pompiers de Vire.

Mon père a pris sa carriole et dans l'après midi est allé avec Fernand Chenu, chercher l'épouse de ce dernier qui habitait à la hauteur du Colombier et qui était restée avec son fils aîné.

Etant donné la position de notre ferme sur la route de Vire Sourdeval, nous étions sujets à voir pas mal de choses et surtout des visites...

Quelques jours après le débarquement, sont arrivés un beau matin une bonne dizaine de Russes Mongols qui étaient partis des côtes Normandes où ils travaillaient pour TODT; ils étaient barbus, hirsutes et ont fait halte pour se désaltérer, se laver un peu et dormir: certains ont même dormi dans la maison; nous avons été étonnés de les voir manger "cru" les pommes de terre qu'ils avaient dû soustraire dans quelque jardin potager au cours de leur retraite. Ils avaient quitté les côtes Normandes et erraient en direction du Sud sans trop savoir où ils allaient, abandonnés à eux mêmes. Nous avons pensé qu'allant vers Mortain, ils risquaient de se retrouver aux mains des Allemands mais ceux-ci d'un autre côté ne voulaient peut-être pas s'encombrer de ces civils...

Les convois allemands empruntaient évidemment tous les jours et toutes les nuits l'axe Vire Mortain et nous avons remarqué que deux fois par jour à heures fixes 8 heures le matin et 17 heures l'après-midi, la chasse alliée survolait cet axe en mitraillant tout ce qui était sur la route. Nous avons vu ainsi une colonne de véhicules allemands qui montait la Bercendière complètement décimée par un avion qui les avait pris "en enfilade".

Dans la 2ème quinzaine de Juillet, un après-midi, 17 Allemands sont arrêtés devant la ferme; il y avait parmi eux 3 femmes qui parlaient très bien français; elles se sont dirigés avec les officiers vers l'étable où tout le monde a fait une "petite pause" sur la paille. Quand ils sont ressortis, ils ont demandé à manger de la volaille et à coups de revolver, ont tué dans le plant 6 ou 7 poules ou poulets qui se trouvaient là à picorer. Les 3 femmes qui accompagnaient se sont mises à plumer, à vider et à cuire pendant que ces messieurs buvaient du mousseux et du calva dont apparemment ils avaient fait ample provision. Ils nous ont quittés en fin d'après-midi, complètement éméchés.

Quelques jours plus tard, ce sont deux Allemands qui se sont arrêtés avec cheval et carriole chez mes parents pour manger; alors qu'ils étaient bien attablés, le boulanger de Vire Monsieur Guillouet est passé avec son fils sur la route et s'est écrié "mais ce sont mon cheval et ma carriole". Il y avait d'autres Allemands arrêtés et l'un d'eux qui parlait français dit à Guillouet "Si c'est à vous, partez avec", ce qui fut fait; les 2 compères Allemands à la fin du repas, sortirent et apprirent la nouvelle de la part de leurs compagnons. Ils demandèrent un cheval à mon Père mais celui-ci les avait cachés suffisamment loin et il répondit que ses chevaux étaient déjà partis avec des Allemands... Ils n'insistèrent pas et partirent à pied en direction de Sourdeval.

Début août, compte tenu que les combats s'intensifiaient, que nous avons un nombre considérable d'Allemands dans notre secteur, nous avons décidé d'évacuer avec les réfugiés; nous sommes d'abord partis chez Vaulégeard à la Rondellière et de là, nous avons gagné Sourdeval où nous avons été hébergés dans une ferme tout proche sur la route du Fresne Poret.

Nous avons été libérés par les Américains le 15 août vers 11 heures du matin.

Nous sommes revenus dès le 16 août à la Bercendière: notre bâtiment était brûlé, le sol était jonché de branches, les arbres étaient déchiquetés et la plupart de nos bêtes avaient péri. Juste en face près du ravin, gisaient là 4 carcasses de chars Américains et un 5ème qui s'était enlisé et n'avait pu se dégager du ruisseau et du terrain marécageux à cet endroit.

Levesque Yvette
11 ans en 1944

Je vivais chez mes parents qui exploitaient une ferme à la Guillemoisière.

Le matin du 6 juin, mon père était descendu sur Vire pour y livrer de la viande: beaucoup de Virois étaient au courant des tracts annonçant le bombardement mais peu s'en inquiétaient disant qu'il ne se passerait rien et donc qu'il n'y avait aucun motif d'abandonner leurs maison ou leur commerce.

Dans la soirée, nous avons donc assisté à la ronde incessante des avions qui bombardaient Vire et du fait de notre position située à mi-pente des collines, nous avons pu voir le désastre s'abattre sur la ville avec les incendies et les colonnes de poussières et de fumées qui s'en dégageaient. Avec mon frère, nous avons décidé de monter encore plus haut dans les champs qui, derrière notre ferme, dominant la Guillemoisière mais arrivés près du sommet, nous avons dû rebrousser chemin car les avions qui tournoyaient au dessus mitraillaient tout ce qui bougeait et cela devenait trop dangereux pour nous.

Début août, les Allemands sont arrivés; ils ont réquisitionné toutes les fermes du village. Nous nous sommes donc réfugiés dans les tranchées. A la Guillemoisière, notre ferme était occupée par un Capitaine Allemand et son ordonnance. Avant la contre attaque, le Capitaine préparait pour ses troupes un cocktail de calvados et de miel qui, disait-il, leur donnait un moral de fer.

Lorsque quelques jours plus tard, le front s'est rapproché et que les combats devenaient incessants, mes parents ont décidé de fuir en direction de Gathemo; nous étions accompagnés de ma grand-mère. De Gathemo où un violent bombardement venait de s'abattre sur le centre de la commune, nous avons gagné Vengeons puis Saint-Martin-de-Chaulieu: là, nous avons trouvé refuge dans une grange près d'une ferme.

Vers le 11 août, les combats se sont intensifiés entre Américains et Allemands; les Allemands occupaient la ferme située près de la grange où nous séjournions mais la nuit nous aimions plutôt passer la nuit dans la tranchée tout près avec les autres réfugiés: nous nous y sentions beaucoup plus en sécurité.

Le 13 août, ma grand-mère, Mme Leplanois, ne voulut pas descendre dans la tranchée malgré l'insistance de mon père: elle voulait absolument rester dans la grange; mon père n'insista pas mais surtout lui recommanda de n'en point sortir. Au cours de la nuit, nous avons entendu plusieurs "halte, halte" suivis de 2 ou 3 coups de feu. Au petit matin, quand nous sommes sortis de la tranchée, un gradé allemand est venu trouver mon père et lui a dit "grosse malheur Monsieur" et là nous avons découvert étendue ma grand-mère dévêtue et tuée de plusieurs balles; nous avons pensé qu'elle était sortie de la grange pendant la nuit et qu'elle n'avait pas compris ou entendu les sommations qui lui étaient faites. Nous avons aussitôt creusé une fosse et nous l'avons enterrée pas très loin de la grange. Une heure après, nous étions délivrés par les Américains!

Vers le 15 ou 16 août, nous sommes revenus à la Guillemoisière: tous nos chevaux et vaches avaient péri mais notre ferme n'avait que partiellement souffert.

Leroy Louis
12 ans en 1944

J'habitais à l'époque chez mes parents qui exploitaient la ferme de la Jeulière.

Le 6 juin 1944, aux environs de 19 heures, nous revenions de traire lorsque nous avons entendu le bruit des avions et vu les bombes tomber sur la ville de Vire avec d'immenses colonnes de fumée qui se sont élevées ensuite.

Quelques heures plus tard, les premiers réfugiés sont arrivés notamment la famille Donval (pâtissier) et les Derrien.

Environ trois ou quatre jours plus tard sont arrivés les Allemands qui ont réquisitionné une partie de la ferme: des officiers occupaient le 1er étage de notre maison mais nous avaient laissé le rez-de-chaussée à disposition; ils avaient pris également possession de l'écurie et de plusieurs granges dont l'une, remplie de bacs, leur servait d'abattoir pour nourrir les troupes qui en raison de la percée américaine sur Saint-Lô, commençaient à affluer pour renforcer leur dispositif. Une colonne de 8 ou 9 chars avait pris position dans la grande allée d'arbres qui joignait notre ferme à la route Vire-Gathemo mais à aucun moment, ils ne furent inquiétés par l'aviation sans doute protégés par les branches des arbres, bien fournies à cette saison.

Vers le début août, des SS arrivèrent à la ferme. A leur allure et leur façon de faire, nous avons compris qu'il ne fallait pas faire d'écart, aussi eûmes nous quelque frayeur lorsqu'un après-midi, un coiffeur allemand d'origine russe qui avait proposé à mon père de lui couper les cheveux, se trouva passablement éméché à la suite de quelques rasades de calva que nous lui avons donné pour le remercier. Nous redoutions en effet la réaction des SS mais finalement tout s'arrangea et nous ne fûmes pas inquiétés.

Le vendredi soir 11 août eut lieu un violent bombardement d'artillerie au cours duquel 10 chevaux et 12 vaches furent tués mais notre ferme ne subit pratiquement pas de dommage. Redoutant l'intensité des combats qui allaient sans aucun doute se produire, mes parents décidèrent de quitter la Jeulière où nous ne nous sentions plus en sécurité. Avant de partir, nous étions passés par la maison pour y prendre quelques affaires; dans la cuisine étaient allongés une dizaine de militaires allemands sans doute victimes du bombardement qui venait d'avoir lieu.

Dans la nuit nous sommes arrivés à l'Aubrière où nous avons été accueillis par la famille Lebailly et dès le lendemain matin nous sommes partis en direction de Tinchebray accompagnés des familles Marcel Lecoq et Henri Lenoble via Truttemer-le-Grand puis La Sauvagère où nous sommes restés 15 jours. Après quoi, nous sommes revenus à la Jeulière: un obus avait endommagé l'un des coins de la maison. Les Américains stationnaient dans le "grand Champ", ils ne partirent que quelques jours plus tard...

Vaulégeard Pierre
20 ans en 1940

En raison de la disparition de ma mère alors que j'étais très jeune, mes grands-parents m'ont élevé et j'habitais chez eux au bourg de la Lande Vaumont.

Lorsque les Allemands sont arrivés vers la mi-juin à Vire, je travaillais à l'époque chez le carrossier de Saint-Clair, Emile Chanu.

Le 16 novembre 1942 j'ai été appelé comme Roger Bouvet à subir un examen médical à l'Hôpital Charles Canu avant de partir pour l'Allemagne au titre de la relève; j'avais une légère crise d'eczéma qu'on me conseilla de soigner avant de partir, ce qui me valut de rester à Saint-Germain sans trop de problème car en réalité, personne ne s'occupa de savoir si j'étais rétabli. En février 1943, je fus requis pour le STO et envoyé travailler à la SGE dans les Vaux de Vire. L'usine travaillait pour les Allemands: elle était spécialisée dans le bobinage et le montage des queues d'avions de chasse. Je fus d'abord "apprenti" au service outillage puis je passai l'examen de CAP outilleur avant de prendre des responsabilités sous les ordres du Chef d'atelier Monsieur Pepin.

En décembre 1943, je décidai de ne plus travailler pour les Allemands. J'avais contacté Monsieur Durand de Saint-Jean-des-Bois qui était un ami et dont je connaissais les sentiments très proches de la Résistance pour savoir s'il acceptait de me cacher dans sa ferme. Je ne doutais pas de sa réponse et en janvier 1944, j'arrivais discrètement chez lui et commençais mon travail d'ouvrier agricole.

Le 9 mai 1944, le bruit se répandit qu'un avion anglais s'était écrasé au village de la Valette à Tinchebray avec plusieurs membres d'équipage: bien entendu, nous étions un peu excités de savoir ce qui se passait et je partis avec un camarade de Champ-du-Boult nommé Lamour avec nos bicyclettes en direction de Tinchebray mais l'on ne put approcher à cause des Allemands qui recherchaient les aviateurs dans tous les sens et que la présence de nombreux curieux gênait sans doute. Nous étions sur le chemin du retour quand, en arrivant à Saint-Jean-des-Bois, nous nous aperçûmes que le bourg était entièrement cerné par les Allemands. Connaissant bien la commune et ses chemins, il nous fut assez facile de prendre un itinéraire pour les éviter et revenir à la ferme de Monsieur Durand.

Monsieur Durand était là: nous lui avons raconté notre virée sur Tinchebray à la recherche de l'avion anglais abattu puis expliqué que les Allemands recherchaient les aviateurs partout et notamment au bourg de Saint-Jean-des-Bois. Monsieur Durand nous a laissé terminer et nous a dit simplement "Les aviateurs anglais? Ils sont ici cachés dans la maison".

Nous fûmes alors absolument abasourdis! Monsieur Durand ne s'attarda pas à nous donner plus de détails mais nous en savions suffisamment.

Il y avait quelques heures que les aviateurs séjournèrent dans la maison et la nuit était déjà tombée lorsque, tout à coup, surgirent, phares allumés, plusieurs véhicules qui empruntèrent à grande allure le chemin d'accès à la ferme: nul doute c'était les Allemands qui, en quelques minutes, furent dans la grande pièce où nous prenions notre repas. Monsieur Durand continua de manger sa soupe comme si rien ne se passait, ce qui eut pour effet d'excéder l'officier qui perquisitionnait avec ses hommes: "Monsieur, vous êtes un insolent" dit-il en vociférant mais Monsieur Durand ne répondit pas. Puis vint notre tour: nous étions 4 et l'on nous demanda de décliner chacun notre identité. Mes camarades avaient leurs papiers car ils travaillaient pour TODT (l'entreprise qui s'occupait de la construction du Mur de l'Atlantique) mais moi je n'avais aucun papier sur moi. Je leur répondis "Vous voyez bien que je suis Français" ce qui eut pour effet de m'attirer deux gifles et la mitrailleuse sur la poitrine.

Les Allemands fouillèrent la ferme qui était grande mais passèrent à côté d'une petite porte de

cagibi qu'ils n'ouvrirent pas: les aviateurs anglais se trouvaient derrière!! Ils nous quittèrent en disant "Demain nous reviendrons et nous les trouverons car nous serons plus nombreux et si vous nous avez menti, vous le paierez cher!".

Quand les phares eurent complètement disparu, il fut décidé d'agir très vite car nous redoutions un retour des Allemands qui auraient sans doute découvert les aviateurs anglais: cela n'aurait été bon ni pour eux ni pour nous. Je partis donc avec un camarade accompagné des trois aviateurs dans la forêt de Ger qui ne se trouvait pas très loin et qui pouvait leur offrir un excellent refuge. Durant 2 ou 3 jours, nous les avons ravitaillés et ensuite Monsieur Durand nous a demandé de les conduire à un point de ralliement de la Résistance situé sur la route du Fresne-Poret à Ger au lieu-dit le Télégraphe. Nous étions arrivés au point de rendez-vous quand nous fûmes mis en présence d'un officier allemand: nous étions figés sur place quand nous nous sommes rendus compte que c'était un "contact anglais" qui avait pris l'uniforme allemand et qui sans doute parlait parfaitement la langue allemande pour faire face à toute situation.

Nous eûmes, un peu plus tard, quelques explications au sujet de ce qui nous avait valu la visite des Allemands à Saint-Jean-des-Bois. En fait dans l'avion abattu, il y avait un blessé que M. Raymond Lecomte, boulanger de Saint-Jean-des-Bois avait conduit chez le Docteur Ledos à Tinchebray pour le faire soigner mais il avait oublié dans la malle de son coffre une serviette tachée de sang. Lorsque les Allemands ont cerné le bourg, ils ont découvert cette serviette dans le coffre de la voiture de Raymond Lecomte et sont allés pour l'arrêter; ne l'ayant pas trouvé, ils ont demandé à son beau-frère G. Leroy l'endroit où on pouvait le trouver et ce dernier, n'étant au courant de rien a dit qu'il était peut-être chez Durand. En fait ils pensaient bien trouver Raymond Lecomte à la ferme et remonter ensuite aux Anglais!

Le 6 juin, nous avons été mis au courant du débarquement par M. Durand qui avait des contacts fréquents avec la Résistance et donc était renseigné régulièrement sur l'avancée des troupes alliées.

Le 10 juin, Monsieur Lorrive, instituteur à Saint-Jean-des-Bois, vint nous trouver pour nous dire que le conducteur d'un véhicule allemand avait simulé une panne sur la route de Tinchebray à Yvrandes, juste au-dessus du pont Notre-Dame et qu'il fallait s'occuper des hommes qui se trouvaient dans le camion. Nous sommes donc partis aussitôt à plusieurs et avons découvert 21 Noirs qui étaient affectés à la TODT et qu'on emmenait je ne sais où. Il y en avait du Dahomey, de Tahiti, de Madagascar enfin de toutes les colonies qui faisaient partie du territoire français de l'époque! Nous étions, il faut bien le dire, embarrassés pour les "planquer" dans la nature car, trouver une cache pour un Blanc dans un petit village du genre Saint-Jean était déjà compliqué, en trouver pour 21 Noirs relevait du défi car ils ne pouvaient pas tellement se "fondre" dans le paysage. Nous avons décidé d'en emmener 15 au village des Gériers et les autres ont été dispersés dans les environs.

Puis, à trois, nous sommes repartis vers le véhicule que nous avons entièrement vidé car s'y trouvaient du sucre, diverses denrées, des couvertures et des vêtements dont nous avions tant besoin...

Aux environs du 25 juin, les Allemands sont arrivés à la ferme et ont réquisitionné une jument et nous ont demandé de les accompagner. Je n'ai pas voulu laisser partir seul le fils Durand qui était jeune et nous avons pris le chemin de Beauchêne tous les deux avec les Allemands, la jument suivie de son poulain, après avoir attelé un "tombereau" aux marques Trempu de Vaudry, lourdement chargé qui se trouvait au bourg de Saint-Jean. Nous ne roulions que la nuit en raison des passages extrêmement nombreux de l'aviation alliée et parcourions une quinzaine de kilomètres avant de trouver un abri pour la journée.

Le lendemain matin, quand nous nous sommes arrêtés à Beauchêne, les Allemands ne voyant pas la nécessité de s'encombrer du poulain ont demandé au fils Durand de repartir à la ferme avec et donc je me suis retrouvé seul mais sans appréhension car ils me faisaient comprendre que le lendemain ce serait mon tour. En fait, le voyage a duré 5 jours et je me suis retrouvé près de la Ferté-Macé dans une commune qui s'appelait Le Grais. Il y avait une concentration d'Allemands et tout ce qu'il fallait pour se restaurer et dormir: ils m'ont proposé de la nourriture à la roulante mais j'ai refusé car je voulais quitter les lieux au plus vite. Ils m'ont alors payé et lorsque j'ai voulu récupérer cheval et tombereau, tout avait été rechargé de nouveau; je suis donc reparti à pied accompagné de quelques infortunés qui, comme moi se trouvaient là, et voulaient regagner leurs villages respectifs. Nous avons traversé la forêt d'Andaine de nuit (18 km) ce qui nous a paru interminable et au petit matin nous avons acheté de la viande pour nous nourrir avec l'argent que nous avait donné les Allemands. Le soir, j'ai couché à Beauchêne puis regagné Saint-Jean.

Début août, ce fut un terrible exode qui mit sur la route des milliers de réfugiés qui fuyaient les combats tout proches: Saint-Jean-des-Bois se trouvant sur l'itinéraire de Chanu et Saint-Cornier-des-Landes, destinations de beaucoup de réfugiés, le maire de la commune, Monsieur Gigand, décida de réquisitionner du bétail pour pouvoir nourrir tous ces gens: porcs, veaux, tout ce que les cultivateurs acceptaient de vendre car il n'était hors de question de ne pas payer ce qui était pris. Sachant que je connaissais l'abattage, Monsieur Gigand me demanda d'accepter cette tâche et c'est ainsi que durant plusieurs jours, j'eus pour mission de procéder à l'abattage de bêtes qui furent ensuite "débitées" par un charcutier de Vire, Monsieur Champion qui se trouvait lui aussi à Saint-Jean-des-Bois.

Le 12 août, les combats devinrent intensifs: dans la cour de la ferme, les Allemands étaient très nombreux à y séjourner et trois d'entre eux se présentèrent pour réquisitionner un cheval et une carriole. Ils nous demandèrent - au fils Durand et à moi - de les accompagner et c'est ainsi que nous arrivâmes dans le fond d'un pré tout près du bois de Saint-Jean, juste en face du bois de Ger. Là, se trouvaient 5 blessés allemands qu'il fallut installer tant bien que mal dans la carriole. L'un était dans un état grave et râlait, les autres paraissaient plus légèrement atteints. La carriole fut recouverte d'un drap blanc et d'une croix rouge et prirent place à côté de nous, sur l'avant, un ambulancier allemand et un soldat SS.

Nous étions à environ 2 kilomètres du carrefour "les Frasières" lorsque j'ai aperçu, dissimulés dans les herbes du fossé gauche, des hommes en treillis. J'ai donné un coup de coude à l'ambulancier qui se trouvait près de moi en lui indiquant la direction mais nous n'avons pas eu le temps de faire un geste: des soldats américains ou canadiens bondirent du fossé, attrapèrent la bride du cheval et s'emparèrent de nous tous. L'un des Américains ou Canadiens proposa un verre d'eau au soldat allemand qui râlait mais ce dernier lui jeta l'eau à la figure; il fut alors traité sans ménagement. Accompagnés de prisonniers allemands, tout le monde prit la route du Fresne-Poret. Comme nous arrivions à un pont qui n'était pas franchissable, les blessés furent transférés sur des brancards; la carriole passa quelques centaines de mètres plus loin à un gué, poussée par les prisonniers allemands et nous arrivâmes à un hôpital "volant" américain, situé au Fresne-Poret. Je n'avais pas de papier d'identité sur moi et les Américains commençaient à me chercher des "noises" quand un des Noirs du camion que nous avions caché me reconnut et me sauta dans les bras. Il s'appelait Albert Scie et se trouvait dans ce poste médical après avoir reçu une balle dans le dos; deux de ses compagnons avaient été tués par les Allemands dans les bois.

Grâce à Albert, les Américains me laissèrent libre mais me demandèrent d'aller chercher dans un endroit inaccessible à leur véhicule, 3 blessés. Je pris la carriole et allai, accompagné d'ambulanciers, chercher ces 3 blessés américains qui se trouvaient effectivement dans le fond d'un pré où leurs véhicules se seraient embourbés.

Je repartis aux Geriers avec la carriole et le cheval; s'y trouvaient des Allemands en grand nombre. Je trouvais là, abri dans une tranchée qui avait été creusée par des amis. Nous fûmes alors libérés par les Américains. Un Allemand s'était réfugié avec nous dans la tranchée: il ne voulut pas en sortir et nous dûmes le remettre aux Américains qui le firent prisonnier.

Tout finalement s'arrangea pour moi et je garde de cette période mouvementée de bons souvenirs puisque je fis au village des Geriers connaissance de Denise Desdoits qui allait devenir mon épouse l'année suivante.

Poret née Jamet Thérèse
8 ans et demi en 1944

J'avais 8 ans et demi; pour moi, dans ma tête, c'est gravé comme si cela était hier.

Mes parents exploitaient une ferme aux Tannières, village qui domine la vallée des Vaux. Pour me rendre à l'école, je parcourais 3 kilomètres; nous n'étions pas nombreux comme écoliers, 4 seulement et j'étais souvent seule à partir de la maison et à faire la route, mes frères et sœurs étant plus âgés que moi.

Je me souviens qu'un matin de mai alors que je me rendais à l'école et que les talus et fossés étaient plus boisés que maintenant, j'ai aperçu des camions et des soldats allemands le long des rigoles qui se cachaient sous les arbres et les branchages. Un soldat est alors venu vers moi casqué et fusil à l'épaule et m'a expliqué que lui aussi avait une petite fille comme moi. Il porta sa main sur son coeur, sous sa veste verte, et en sortit une photo: j'avais compris que lui aussi, avait une petite fille qui allait à l'école comme moi; je tremblais de peur et je partis en courant...

Le 6 juin, mon père était parti de très bonne heure chez le maréchal-ferrant: il était en effet souvent réquisitionné par la mairie pour des transports, avec la carriole, de personnes civiles ou d'Allemands. Ces transports comportaient de sérieux risques pour mon père car les mitraillages étaient fréquents.

Vers 8 heures le matin, un voisin vint nous dire qu'il ne fallait pas sortir: ma mère décida que je n'irai pas à l'école et je compris alors que quelque chose allait se passer dans la journée.

De fait, plusieurs passages d'avions eurent lieu au cours de cette journée mais c'est aux environs de 19h30 qu'une vague d'avions passa au-dessus de nous dans un grondement assourdissant. Nous avons alors pensé à mon frère aîné qui, comme beaucoup de jeunes, gardaient le dépôt de munitions en forêt de Saint-Sever.

Du village où nous nous trouvions, on voyait très bien les chapelets de bombes qui tombaient, on se serait crû avec des quilles de jongleur sortant des avions et qui se transformaient en boules de feu.

Hélas, une demie heure plus tard, les gens de Vire, sous les bombes, arrivaient à "pleine route", "plein chemin" chez mes parents; les épaules ou les jambes cassées, des enfants criaient, faisaient des crises de nerfs: ainsi se déroula la première nuit...

Mon père demanda à tous les réfugiés de s'abriter dans les bâtiments et c'est ainsi que chacun put trouver une place pour dormir, les uns sur la paille dans l'étable et l'écurie, les autres dans le foin de la grange, à la maison sur des matelas ou des lits que l'on avait dédoublés: il y en avait de couchés partout...

Nous sommes restés comme cela plusieurs semaines. A la maison, nous avions entre autres, les femmes et enfants des pompiers: ces sauveteurs marchaient nuit et jour pour sauver les rescapés des ruines. "La ville n'est plus qu'un tas de cailloux", disaient-ils quand ils rentraient pour se reconforter et voir leur famille.

Dans les jours qui ont suivi le 6 juin, mes parents, avec l'aide de réfugiés restaurateurs à Vire, ont installé une cantine qui fonctionnait le matin, le midi et le soir.

Nous étions 120 personnes, les femmes faisaient la cuisine, la soupe aux légumes car le pain manquait. Mon père, avec l'aide de réfugiés, se débrouillait pour porter du grain au moulin afin d'avoir de la farine pour les galettes.

Plus tard, lorsque les Allemands se sont rapprochés, ma mère et l'aînée de mes sœurs ont été obligées de faire des galettes pour ces Messieurs (25 Allemands) toute la journée. Il fallait leur faire des omelettes, leur préparer et cuire des poulets: il s'agissait d'officiers et mes parents n'osaient pas leur dire "non" en raison des représailles qu'ils auraient pu nous infliger. Ils allaient et venaient en "command cars" et étaient très nerveux; parfois ils nous menaçaient directement. Je me souviens qu'un Allemand éméché avait perdu sa carte d'État Major: il nous accusait de l'avoir prise et expliquait à mon père qu'un soldat allemand qui avait perdu sa carte d'État Major était passible du Conseil de Guerre et que s'il ne la retrouvait pas, il prendrait otage, posa sa main sur ma tête et en faisant le signe dos au mur, fit "ta ta ta" avec le fusil. Heureusement pour nous, mon père trouva la carte d'État Major dans la cave sous un baril à huile vide. Le soldat présenta des excuses à mon père qui avait été très soucieux au sujet de cette affaire de carte.

Début août, des officiers SS avec de hautes casquettes décidèrent d'installer un abattoir dans le bâtiment qui fait face à la maison: mon père redoutait de voir un abattoir fonctionner devant sa maison mais il en fut quitte pour la peur car le lendemain matin 3 août, tous les camions et "Command cars" avaient quitté la cour de la ferme.

Voyant que les combats se rapprochaient, la majeure partie des réfugiés décida de partir sur Vengeons de sorte que nous n'étions plus que 10: 3 réfugiés dont une grand-mère de 65 ans, une Alsacienne au nom de Zilsa beaucoup plus jeune et qui parlait Allemand et un vieux "Colonial" et puis nous 7 c'est-à-dire mes parents, mes 2 frères, mes 2 sœurs et moi-même.

Les jours suivants, la bataille a gagné en intensité au nord de Vire: la vallée des Vaux fut très rude à franchir pour les Américains qui mirent plusieurs jours à s'emparer de la côte de Clermont, du bois de Saint-Martin et de Canvie. Il y avait un Allemand tous les 10 mètres dans le "plant" qui dominait la "ligne américaine" qui se trouvait de l'autre côté sur Saint-Martin. Ma mère et ma sœur aînée sortaient pour traire tant bien que mal les vaches afin de nous nourrir: elles redoutaient d'être touchées par les éclats notamment des obus à ailettes qui tombaient partout dans le plant. Nous avons creusé des tranchées pour nous mettre à l'abri des éclats mais en fait nous ne les avons pas occupées; en effet, nous sommes restés dans la maison, abrités sous des matelas, assis sur des chaises et des bancs, moi qui était petite assise sur une "chauffrette". Mon père avec l'aide de mes 2 frères avaient mis des fagots devant la porte et devant les fenêtres pour nous protéger des éclats.

Notre voisin, un petit bonhomme "élastique" qui n'avait pas peur, cheveux en brosse, tête nue et chemise claire, observait les combats qui se déroulaient de l'autre côté c'est-à-dire sur Clermont et Canvie; alors que les obus tombaient de part et d'autre et que nous étions sous nos matelas, il venait prendre de nos nouvelles et lorsqu'il passait devant la porte de la maison, il interrogeait "Tout le monde va bien là dedans?". Il donnait alors à mon père des informations sur la bataille violente qui se déroulait sur l'autre versant.

Le lundi 7 août très exactement, 2 obus tombèrent sur le bâtiment et 2 sur notre maison: la grand-mère - Madame Buffard - qui tenait mon frère aîné par le cou, fut touchée au ventre par un éclat et s'affaissa. Elle mourut la veille de notre libération puisque les Américains sont arrivés le mardi 8 août à 12h30.

A l'entrée de la ferme, il y avait 2 gros tilleuls - toujours existants - et dans le haut de l'un d'entre eux, nous entendions un "toc toc toc", c'était du morse (mon père disait "On entend le Péco"). Quelques instants après, une pluie d'obus nous tombait dessus.

Quand les Américains nous ont libérés, nous n'avions pas mangé depuis 2 ou 3 jours car personne n'avait faim vu les circonstances. Aussi nous nous sommes largement rattrapés lorsque nos

libérateurs nous ont donné du chocolat, des fruits au sirop, du pain de maïs bien blanc. La ferme de mes parents était à nouveau envahie par un flot de camions mais cette fois américains: moi, je vivais de la cantine américaine, mon jeune frère récupérait des cigarettes et nous avions beaucoup de conversations avec les soldats canadiens qui parlaient français comme nous. Georges dont les parents étaient originaires du Poitou parlait du "Pitou" - Fernand, Joseph, ils étaient nos libérateurs.

Le 15 août, ma sœur et moi sommes allés à une messe célébrée par un prêtre canadien: l'autel était dressé entre 4 jeunes arbres dans un petit bois situé près de la Gosselinière. Pendant l'office, mes parents, restés à la maison, ont entendu des coups de feu tirés par les Allemands qui occupaient les hauteurs de Vengeons. Ils se demandaient si nous allions rentrer vivants mais en fait nous n'avons rien entendu durant la cérémonie.

La bataille passée, nous avons encore peur. Mes parents avaient un travail énorme pour remettre tout en état: bâtiments de la ferme et champs dans lesquels nous trouvions une quantité d'engins de guerre. Heureusement nous étions aidés par des réfugiés qui récoltaient les nombreuses munitions et obus qui parsemaient la surface de nos champs ou qui encombraient les nombreuses tranchées près des fossés. Les Allemands avaient emmené tous nos chevaux et cela rendait notre travail encore plus pénible. Dans le courant de l'hiver, mon frère et mon père allèrent du côté d'Argentan où se trouvait parké un grand nombre de chevaux sans propriétaire. Ils purent ainsi récupérer une de nos juments et la ramener aux Tannières à Saint-Germain.

La vie reprit peu à peu son cours normal; mon souhait le plus cher c'est que j'espère ne plus jamais revoir ces choses abominables!

Feuillet Lucienne
25 ans en 1944

En 1940, j'habitais avec mon mari et mes 2 enfants "le Moulin du Fay" où nous exploitions une ferme et le moulin. Près de chez nous, dans les dépendances du moulin, vivaient mon beau-père, Léon Feuillet et son épouse.

Mon mari avait été mobilisé en 1939 et blessé à Montmédy par un cheval qui était tombé dans la tranchée où il se trouvait, lui occasionnant une fracture du bras ce qui lui valut d'être envoyé en convalescence à Dax et sans doute de ne pas être fait prisonnier.

Un soir de juin 40, alors que nous partions traire les vaches, nous vîmes quelqu'un qui arrivait à pied sur la route: c'était mon mari et ce fut pour nous une surprise car nous ne nous y attendions pas. Son fils Jean qui avait 3 ans ne l'avait pas connu et bien entendu avait peur de cet homme qui apparaissait dans son univers d'enfant.

Les Allemands, entre temps étaient arrivés à Saint-Germain et avaient réquisitionné le moulin: ils apportaient le grain pour le moulin et repartaient avec la farine destinée à la fabrication et leur consommation de pain.

Inutile de dire que de temps à autre, nous opérions quelques ponctions sur le grain qu'ils nous amenaient, pour fournir de la farine à ceux qui se trouvaient dans le besoin.

Les cultivateurs du coin amenaient au moulin blé et sarrasin qu'ils faisaient moulin. Ils emmenaient chez le boulanger la farine de blé, se faisaient faire 50 kg de pain et repartaient avec le surplus de farine. Mon mari avait obtenu un laissez-passer pour ses trajets liés aux livraisons de farine ainsi que des bons de carburant.

En 1942, Albert Auvray qui avait refusé le STO vint se réfugier chez nous: il y resta jusqu'à la libération.

Le 6 juin 1944, je m'étais levée de bonne heure et je me souviens qu'en altitude, ce n'était qu'un bourdonnement d'avions qui passaient par vagues successives. Des tracts sont tombés en campagne, invitant la population à éviter de rester dans les villes. J'en ai ramassé plusieurs et sachant que le débarquement avait eu lieu, je suis partie à pied chez ma sœur Paulette Desmasures qui habitait à Vire à la Croix des Monts. En effet, celle-ci devant accoucher au mois de juillet, je pensais qu'il était préférable qu'elle vienne à la maison où nous pensions pouvoir bénéficier de beaucoup plus de sécurité. Malheureusement son mari s'y opposa et je repris la route à pied pour le Moulin du Fay.

Vers 8 heures du soir, ce fut le bombardement de Vire que l'on connaît avec un gigantesque incendie qu'il nous fut possible de voir de l'endroit où nous nous trouvions.

Mes parents, M. et Mme Germain qui habitaient la Toverie Picard, sont arrivés le soir, redoutant les bombardements aériens qui avaient commencé sur la voie ferrée et la gare toutes proches. Ils précédaient de peu la famille Duros (pâtissier) et Lebailly (Magasin de nouveautés) qui avaient fui Vire et venaient se réfugier au Moulin du Fay.

Quant à ma belle-sœur, Paulette Desmasures, elle avait pris, comme beaucoup de Virois, la route de Maisoncelles et en compagnie de son mari avait couché près de la piscine où elle avait dû s'arrêter, après le violent bombardement qui fit tellement de victimes viroises.

Elle arriva au Moulin du Fay le lendemain.

Nous nous trouvions donc environ une trentaine à la maison et nous nous sommes répartis les tâches: Maurice Duros faisait du pain et de la pâtisserie puisque sur place il disposait du nécessaire en farine et quant à moi je me mettais "aux galettes" à partir de 10 heures le matin.

Au mois de juillet, ma belle-sœur ressentant les premières douleurs, Maurice Duros et M.

Lebarbey partirent à la kommandatur pour obtenir un laissez-passer afin d'aller chercher la sage-femme de Vire Madame Delahaye. Malheureusement, celle-ci était absente et ils s'en revinrent au Moulin du Fay sans personne pour s'occuper de ma belle-sœur. C'est alors que ma belle-mère prit les choses en mains et accoucha elle-même ma sœur Paulette le 7 juillet 44. Madame Delahaye n'arriva que le lendemain au Moulin.

Plusieurs incidents vinrent au cours de ce mois de juillet émailler notre vie quotidienne. Tout d'abord 2 Allemands se présentèrent un après-midi en side-car pour réquisitionner la maison. Mon mari leur dit: "Je n'y vois pas d'inconvénient mais ce matin, il y a des gradés qui sont passés pour occuper la maison et qui doivent revenir ce soir". Ils partirent aussitôt et ne revinrent pas.

Un autre jour, nous étions tous dans la maison lorsque mon beau-père qui regardait par la fenêtre nous annonça: "La maison est encerclée par des Allemands en armes, je me demande ce qui se trame". Effectivement, quelques instants plus tard, 2 gradés avec une belle plaque sur la poitrine, se présentèrent à la porte: "Monsieur, dit l'un d'eux à mon beau-père qui s'était dirigé vers l'entrée, pouvez-vous nous indiquer où se trouve Monsieur Dalini car nous avons une récompense à lui remettre". Nous savions tous que Dalini faisait plus ou moins de la résistance et qu'il se cachait dans le bois de la Haye tout proche à faire du charbon de bois. Mon beau-père sentit tout de suite le piège et répondit que nous ne connaissions pas du tout ce Dalini et que par conséquent nous ne pouvions leur donner le renseignement qu'ils recherchaient. Ils n'insistèrent pas et repartirent tous en direction du bourg de Saint-Germain. Le fameux Dalini fut averti de la recherche des Allemands et partit se camoufler beaucoup plus loin.

Le ravitaillement à partir de juillet commença à poser de sérieux problèmes: mon mari trouvait en cachette dans les fermes du blé et du sarrasin qu'il s'empressait de moudre au moulin. Tous les samedis, il faisait la distribution d'un kg de farine de blé et d'un kg de sarrasin à ceux qui avaient des enfants. Beaucoup de gens venaient de Vire à pied pour essayer d'avoir quelque chose et nous étions parfois tristes de ne pouvoir satisfaire tout le monde: certaines personnes âgées surtout qui repartaient sans rien avec le coeur gros nous rendaient bien malheureux.

Au début août, les combats se rapprochèrent dangereusement: il fallait aller traire les vaches pour nourrir les enfants en bas-âge et qui étaient nombreux (les nôtres, ceux de la famille Duros et le bébé de ma sœur). Nous avions une employée Louise Ballé qui n'avait peur de rien et qui allait traire sans se soucier de ce qui se passait.

Les Allemands qui occupaient le moulin, finirent par en prendre à leurs aises. Un matin, ils se mirent en devoir de tuer 4 ou 5 cochons qui nous appartenaient et se trouvaient dans notre ferme. Ils mirent l'ensemble dans de grandes marmites et firent bouillir le tout avant de se partager la viande. Malgré la faim, nous n'en avons pas du tout envie car de loin, cette cuisine nous paraissait peu ragoûtante.

Pour autant, nous ne perdions pas le moral et c'est ainsi qu'avec l'eau du moulin, mon mari put ravitailler en électricité la gare, Brison et les villages avoisinants. Nous écoutions la radio anglaise chaque soir et en particulier l'avancée des Alliés: 10 ou 15 personnes se trouvaient assemblées autour du poste et il nous fallut réduire le nombre car nous avons peur pour la sécurité des uns et des autres.

Un soir, en fin d'après-midi, un soldat allemand se présenta à la maison et nous fit comprendre qu'il essayait de se cacher. Mon beau-père, qui connaissait la langue allemande, apprit ainsi que ce soldat d'origine polonaise, Emile Kozira, venait de Champ-du-Boult et que son chariot, rempli de munitions s'était renversé en descendant la côte du mont Thulé. Les Allemands qui l'accompagnaient l'avaient tout de suite accusé de "sabotage" et lui avaient dit qu'il serait fusillé le lendemain.

Mon beau-père lui fit apporter des habits civils mais lui demanda d'aller enterrer son uniforme dans un bois tout proche (celui de la mère Tirard) puis il revint se camoufler dans le moulin. On lui apportait à manger par une pièce du bâtiment qui reliait la maison au moulin afin d'être discret et il couchait entre les sacs de farine.

Le 8 ou 9 août, les Américains sont arrivés et nous ont demandé de partir vers Saint-Manvieu. Ce fut un véritable enfer que de partir avec 9 enfants tout petits qui pleuraient et qu'on ne pouvait pas calmer. Quant aux adultes, nous étions effrayés par le déluge d'artillerie qui s'abattait partout et nous ne pensions vraiment pas nous en sortir.

Nous avons quitté les deux tranchées que nous avions faites pour protéger les trente personnes qui se trouvaient là: famille, réfugiés et voisins. Elles étaient assez grandes, et étaient recouvertes de sacs de son et d'écorces de sarrasin. Au-dessus, un rempart de fagots avait été disposé de manière à arrêter les éclats qui tombaient au cours des attaques de l'artillerie qui ne cessaient pas. Nous avons fui chez Raymond Dubos mais les Allemands sont revenus dans la nuit: nous dormions sur la paille les uns blottis contre les autres lorsque l'un d'eux nous a braqué sa lampe torche: nous avons peur d'être tués mais quand ils ont vu à qui ils avaient affaire, ils sont partis. Le lendemain soir 2 SS se sont présentés pour vérifier nos papiers. Ils ont emmené mon beau-frère André Desmasures jusqu'à l'Anglaïcherie: ils l'ont fouillé et lui ont pris tout l'argent et les bijoux qu'il gardait précieusement sur lui. Ils l'ont laissé là et il est revenu sous la mitraille jusqu'au moulin.

Peu avant notre libération, un jeune Russe s'est présenté et nous a demandé de le camoufler: nous lui avons indiqué la tranchée que nous avions creusée dans le plant. Nous ne pouvions le garder avec nous car nous avions déjà avec nous un requis (Albert Auvray) et Emile Kozira qui continuait à vivre avec nous.

Nous eûmes plus tard la désagréable surprise de voir qu'il avait été tué par les Américains: cela nous fit de la peine de savoir que nous aurions pu le sauver en le prenant avec nous. Les Américains arrivés, ce fut d'abord la fin du cauchemar que nous avions enduré durant 4 ou 5 jours de combats où nous ne savions plus qui occupait le terrain. Nous pouvions désormais soigner nos maux du moment car en plus des poux nous avions la gale du pain qui nous obligeait sans cesse à nous gratter les mains. Et puis ce fut enfin la fête!!

Avec une bouteille de calvados, nous obtenions de l'essence facilement; parfois cela aurait pu tourner au drame: un soir qu'un soldat Américain maniait son arme à grand renfort d'explications, le coup partit et traversa le plancher de la chambre située au-dessus juste à côté du lit où dormait mon jeune fils Jean lequel d'ailleurs, profitait de temps en temps de promenades en GMC autour du Moulin.

Les Américains quittèrent les lieux quelques jours plus tard et chacun reprit ses occupations habituelles.

Emile Kozira resta 2 années à nous aider et quand il obtint des papiers en règle, il regagna sa Pologne natale en entretenant une correspondance suivie les années d'après guerre.

En 1980, il obtint l'autorisation de revenir en France pour nous rendre visite. Accompagné de sa nièce Janina qui lui servait d'interprète, il revint chez nous et chez les voisins. Et c'est ainsi que la nièce d'Emile Kozira fit la connaissance de mon fils et qu'elle devint plus tard ma belle-fille.

Emile Kozira est décédé d'un cancer, il y a quelques années...

Patin Vital
19 ans en 1944

Mes parents habitaient Saint-Germain et exploitaient une ferme au village de Beaucoudray. Quant à moi, j'étais employé agricole chez Paul Patard au village de Virène dans la ferme occupée maintenant par Claude Roger.

Le 6 juin 1944, je me trouvais à Saint-Sever. En effet, j'avais été réquisitionné par les autorités militaires allemandes et affecté, comme un certain nombre de mes camarades, au service des "Munitions".

La forêt domaniale de Saint-Sever abritait à cette époque l'un des plus importants dépôts de munitions de la région. Bien protégé par le rideau de verdure que constituait une vaste superficie de bois touffu, le dépôt comprenait plusieurs dizaines de vastes cavités rectangulaires couvertes par une charpente en planches que nous recouvrons de terre. Ces cavités étaient espacées les unes des autres d'environ 100 mètres pour des raisons de sécurité. Des allées assez larges permettaient aux camions de marque Renault d'accéder à ces cavités car ils effectuaient des navettes incessantes entre la gare de Saint-Sever et la forêt toute proche. Une clôture d'environ 3 mètres de hauteur entourait le terrain et était surveillée en permanence par des sentinelles allemandes.

Nous étions cantonnés au château de la "Braiserie" (sur la droite à la sortie de Saint-Sever sur la route de Villedieu) château qui avait été transformé en caserne. Notre effectif était de 220 hommes pour la plupart des communes avoisinantes mais certains venaient d'assez loin comme de Saint-Georges-d'Aunay. Nous restions à disposition durant une période de 15 jours: après quoi nous étions renvoyés pour revenir à nouveau environ 1 mois après.

Le matin après l'appel, nous étions répartis par groupe de dix et nous partions au travail lequel consistait à charger ou décharger des munitions soit en forêt soit à la gare ou bien munis de pioches à effectuer des terrassements en forêt. Nous partions avec notre musette et du cidre car les Allemands ne nous donnaient pas beaucoup à manger, encore moins à boire. La surveillance s'exerçait toute la journée: dans chaque véhicule et à l'arrière il y avait toujours un soldat avec son fusil. Un jour que nous étions en colonne pour rentrer de la forêt à la Braiserie, un soldat me demanda de ramener une pioche: celui qui était derrière moi me souffla "ne t'embête pas avec sa pioche, fiche la au fossé" ce que je fis; je n'eus que le temps de me précipiter dans le fossé pour la reprendre car je vis que la plaisanterie allait me coûter très cher!!

Donc le 6 juin vers 17 ou 18 heures, nous sommes au beau milieu du dépôt lorsque nous entendons un ronronnement: des avions apparaissent qui lâchent une multitude de petits et minces morceaux de métal couleur aluminium sans doute pour brouiller les ondes radio.

Encore plus que nous, les Allemands pensent que le dépôt va être bombardé: un vent de panique saisit tout le monde et c'est une débandade générale; tout le monde décampe sans demander quoi que ce soit. En ce qui me concerne, mon vélo est resté à la Braiserie et je n'ai pas envie de le laisser là, je dois rentrer très vite à Virène où, je pense, je serai plus en sécurité.

Au pas de course, je rejoins la Braiserie, saisis ma bicyclette et attaque la montée de Saint-Sever. Quand j'arrive au sommet de la côte j'entends des bruits sourds prolongés et je vois d'immenses colonnes de poussières qui semblent s'élever de Vire. Je prends à droite la route de Saint-Manvieu et arrive au pont de la Dathée: c'est l'endroit où je rencontre les premiers réfugiés qui fuient la ville.

J'arrive enfin vers 7 ou 8 heures du soir à Virène en même temps qu'une cinquantaine de réfugiés fuyant le bombardement de Vire. Ils sont partis sans rien emmener et commencent à s'organiser dans les bâtiments de la ferme pour y passer la nuit.

Vers 11 heures ou minuit, nous percevons une deuxième vague de bombardements plus intense que la précédente aux dires des réfugiés. Et puis le jour du 7 juin se lève: c'est la période des foins

et nous allons travailler près de la rivière tandis que certains parmi les réfugiés repartent sur Vire pour savoir ce qui s'y passe et essayer de récupérer quelques biens.

La vie reprend lentement son cours quand le 14 juillet, je reçois un ordre de réquisition avec dix Tallevendais dont Marcel Droullon, Raymond Lemarchand et Roger Jamet pour aller chercher des bestiaux à Clécy. Nous montons dans un camion allemand avec un soldat sur chaque aile, scrutant le ciel pour y détecter d'éventuels avions; à l'arrière du véhicule, une sentinelle en armes assure la protection tout en nous surveillant. A Viessoix, l'une des sentinelles aperçoit dans le ciel quelques grosses boules de fumée noire indiquant des tirs de DCA: aussitôt, la sentinelle tape sur la cabine du conducteur et nous entrons dans le premier chemin creux qui se présente. Tout le monde descend et s'éparpille dans les champs avoisinants. Une fois l'alerte terminée, nous regagnons le véhicule: il ne manque personne à l'appel. Nous arrivons dans la soirée à Clécy, juste à l'arrière du front car nous voyons les obus tomber sur la colline en face.

Nous avons dormi à la ferme et au petit matin, nous rassemblons les bestiaux (au nombre de 117, je m'en souviens encore) et prenons la direction de Vassy par des petites routes. Les bêtes ne sont pas fatiguées et sans doute apeurées par les bruits qu'elles ont perçus sur Clécy nous causent pas mal de difficultés; nous avons du mal à les suivre et nous devons courir sans cesse car les Allemands nous suivent derrière. Le soir arrive et nous couchons dans une ferme à la sortie du bourg de Vassy sur la route de Vire.

Le lendemain matin nous repartons avec un brouillard très dense: nous ne serons pas ennuyés par l'aviation; les bêtes plus fatiguées que la veille nous laissent du répit et nous arrivons en empruntant de petites routes par Truttemer, la Lande Vaumont, Saint-Germain jusqu'à la ferme de la Jeulière (M. Leroy) là où se trouve l'abattoir des Allemands. Nous sommes heureux que notre équipée soit terminée.

Début août, les Allemands s'installent dans la cour de la ferme à Virène avec 4 pièces d'artillerie: il y a 2 chevaux par pièce d'artillerie. Ils commencent leurs tirs vers Coulonces et Campagnolles mais sont très vite repérés et la riposte ne tarde pas.

Voyant la tournure des événements - les Allemands ont perdu 4 chevaux qui gisent près de l'écurie - je décide de partir rejoindre la ferme de Beaucourday chez mes parents.

J'y trouve une grande quantité de réfugiés qui ont quitté eux aussi la ville de Vire après le bombardement du 6 juin. Ils occupent une grange et nous essayons tant bien que mal de subvenir aux besoins du moment.

Le 11 août, un violent tir d'artillerie s'abat sur Beaucourday: nous sommes nombreux avec les réfugiés et il nous faut fuir: sous cette avalanche d'obus, 5 personnes sont tuées: Paul Dufлот de Vire, Albertine Bigot de Vire, Désiré Urbain, de Neuville, André Tarenne de Vire, Manvieu Albert de Saint-Martin-Don.

Nous fuyons et nous arrêtons au "petit bourg" où nous nous terrons dans les tranchées durant 2 ou 3 jours. Enfin une patrouille américaine apparaît et nous fraternisons avec eux: nous commençons à partager les bonbons et fumer les cigarettes qu'ils nous ont offertes lorsqu'une contre-attaque allemande oblige cette patrouille à rebrousser chemin. Les Allemands qui nous observaient à la jumelle sont là en un instant: une dizaine dont Roger Chesnel sont alignés sous un mur de ferme cependant que les autres pris de panique cachent ce qu'ils ont reçu des Américains dans des barils qui se trouvent là.

Heureusement la patrouille américaine a averti son artillerie et alors que les choses se gâtent, deux ou trois obus s'abattent près des Allemands qui s'enfuient...

Nous regagnons précipitamment les tranchées et n'en bougeons plus. Le lendemain matin, retour des Américains, à travers la haie, avec mon père, nous observons leur progression vers Vengeons

mais un soldat allemand sans doute caché dans le fossé de la voie de chemin de fer nous a aperçu: il tire juste au-dessus de nos têtes et nous regagnons notre tranchée en courant.

Nous revenons ensuite à la ferme de Beaucoudray où nous trouvons des Américains qui nous dirigent vers le Centre d'Accueil Américain à la ferme du Beaujard exploitée par Gardie là où habite maintenant Francis Auguste. Deux heures après, un camion à ridelles nous emmène à Sept-Frères dans une ferme: nous y resterons une semaine. Après quoi, avec mon voisin Morel qui fait partie du groupe, nous empruntons 2 vélos pour revenir à Saint-Germain à la ferme de Beaucoudray.

Nous y découvrons les 5 cadavres de nos amis tués une semaine auparavant: inutile de décrire le spectacle qui s'offre à nos yeux car il fait extrêmement chaud et l'odeur est insoutenable. Nous creusons une tombe avec Monsieur Duflot père et l'un de ses fils qui nous ont accompagnés et nous y enterrons les corps roulés dans des draps.

Un bâtiment est brûlé, la maison est sans toit et sérieusement endommagée. Il ne reste plus de bétail...

Renouard Daniel
12 ans en 1944

J'habitais chez mes parents qui exploitaient une ferme au village de la Ménagerie.

Le 6 juin 1944, dans la soirée nous avons perçu un grondement sourd en provenance de Vire mais nous n'y avons pas porté une attention particulière. Par contre vers 1 heure du matin, nous avons entendu beaucoup d'avions passer au-dessus de la maison et des explosions au loin: nous nous sommes levés et habillés pour voir ce qui se passait. Nous sommes sortis et là, comme notre village est sur la hauteur, nous avons vu d'énormes incendies au-dessus de la ville de Vire. Nous sommes restés une ou deux heures à regarder ce sinistre spectacle puis nous nous sommes recouchés.

Le lendemain au petit matin nous avons été surpris de voir une carriole arriver et absolument atterrés quand notre ami de Vire Marcel Le Gloan (celui qui avait pris le surnom de Ouest Eclair car il distribuait le journal sur Vire) complètement effondré, nous raconta ce qui s'était passé la veille dans la soirée. Sous le bombardement, ils avaient pris le chemin de Maisoncelles, son épouse, sa fille ainsi que 3 amis de la région qui étaient venus passer quelques jours de congés avec eux en attendant de participer à la communion de la jeune fille le dimanche suivant. Face à la piscine, ils furent mitraillés: sa fille et ses 3 amis furent tués. Nous étions absolument sous le choc d'autant que nous devions assister à la communion de sa fille le dimanche suivant. Marcel Le Gloan avait quatre corps dans la carriole et nous demandait si nous pouvions accepter de les recevoir avant de leur trouver une sépulture.

Mon père accepta, bien entendu, et pendant que nous nous mettions à creuser 4 fosses, il partit chez Monsieur Marie à la Lande pour lui demander s'il pouvait faire 4 cercueils.

Celui-ci accepta et le lendemain nous enterrions ces malheureux qui avaient perdu la vie en prenant le chemin de Maisoncelles où périrent de nombreux Virois qui fuyaient le bombardement. Dans le même temps arriva également chez nous une famille de Vire, les Desrue, qui restèrent environ 3 semaines et même nous accompagnèrent lorsque mon père décida de partir...

Début août, en effet, devant les combats qui se rapprochaient, mon père décida de partir en direction de Tinchebray. Nous accompagnions, la famille Desrue, celle d'Henri Péronne et celle de Paul Blaise. Nous occupions 2 carrioles et suivions 2 Allemands qui étaient à cheval et nous précédaient d'environ deux cents mètres lorsque surgirent tout à coup des avions qui prirent la route en enfilade. Les avions lancèrent plusieurs rafales et disparurent après deux passages qui nous parurent une éternité. Nous étions tout près du carrefour "les Croix". Les 2 malheureux Allemands ainsi que leurs chevaux étaient déchiquetés, l'un d'eux remuait encore une jambe. Nous étions terrifiés, les femmes pleuraient disant que, même ennemis, ils restaient des hommes et nous eûmes beaucoup de pitié pour eux en voyant ce carnage. Extrêmement choqués, tous furent d'accord pour arrêter là et nous fîmes demi-tour pour rentrer au village de la Ménagerie. On laissa les deux carrioles chez Henri Péronne, on détela les chevaux qu'on mit dans son pré, à portée de vue pour que les Allemands ne nous les prennent pas et tous se dirigèrent pour se mettre à l'abri sous le pont de chemin de fer. Malheureusement, la place était occupée par de nombreux réfugiés et nous fûmes dans l'obligation de nous contenter d'un abri moins solide fait de grosses branches que nous avions coupées et que nous avions "accotées au fossé". Paul Blaise partit pour traire une vache mais à ce moment précis s'abattit une volée d'obus: il n'eût que le temps de s'aplatir dans le ruisseau qui passait non loin de là. Nous pensions qu'il n'allait pas s'en sortir: 5 vaches furent tuées mais nous fûmes heureux de le voir revenir sain et sauf.

Nous étions là, sous nos branchages, lorsqu'apparut un militaire qui n'avait pas d'uniforme mais était habillé d'un treillis. Il nous fit comprendre par geste qu'il voulait des vêtements civils mais

nous n'avions absolument rien à lui proposer puisqu'en guise d'habits, nous n'avions que ce que nous portions sur nous. Il sortit alors une montre gousset de sa poche et commença à faire plusieurs fois le tour du cadran de la montre avec son doigt; nous avions beaucoup de mal à saisir ce qu'il voulait nous dire. Enfin après plusieurs minutes et le geste 10 fois répétés, nous comprîmes enfin qu'il nous indiquait que les Américains seraient là à l'heure qu'il indiquait sur sa montre, ce qui fut vérifié.

Après cet épisode, Henri Péronne décida de nous emmener chez lui pour déboucher une bouteille de cidre car il faisait chaud et nous avions soif: nous étions à peine assis et commençons à déguster notre verre de cidre lorsque subitement, une balle pénétra par la fenêtre et traversa la table sur sa longueur pour aller s'écraser sur le mur; nous ne fûmes pas longtemps à nous lever de table. Il s'en était fallu de peu! Nous avons rejoint en un rien de temps le vallon de la Rogerie lequel était plein d'Allemands qui, eux aussi, tentaient tant bien que mal de se protéger des éclats d'obus qui tombaient partout... Il nous fallut une deuxième fois, recouper de gros branchages et nous en servir comme abri en les accotant près du fossé.

Paul Blaise partit avec une cruche à la fontaine pour y chercher de l'eau: nous nous inquiétions de ne pas le voir revenir pensant qu'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux. Les hommes proposèrent d'aller voir ce qui se passait mais les femmes refusèrent de les laisser partir compte tenu des dangers de la mitraille. La nuit arriva sans que nous ayons eu de nouvelles de Paul Blaise. Au cours de la nuit, un militaire allemand souleva les branchages et quand il nous vit, nous dit de ne surtout pas bouger. Au petit matin, les Américains étaient là et nous étions libérés!! Mais sans notre ami Blaise.

De là, nous avons décidé de nous réfugier à la Martinière chez la famille Levesque. Arrivé à la ferme, je décidai d'aller chercher de l'eau à la fontaine et j'étais en train de puiser l'eau lorsqu'un obus - le dernier - s'abattit à une vingtaine de mètres, m'épargnant comme par miracle.

Une semaine après, nous eûmes la joie de voir réapparaître notre ami Paul Blaise lequel nous raconta qu'au moment où il s'était retourné avec sa cruche d'eau, un Allemand lui avait mis la main sur l'épaule et lui avait demandé de le suivre à son cantonnement. Là, il lui avait donné une pelle et lui avait commandé de creuser 3 tranchées ce que Paul Blaise avait interprété comme un mauvais signe. Enfin ils l'embarquèrent dans un véhicule qui s'arrêta près d'une ferme dans les environs de Tinchebray et le laissèrent sans lui donner d'autres explications. Il était revenu de Tinchebray à pied, libre et soulagé de s'en être tiré de cette façon...

Bouvet Georges
15 ans en 1944

J'habitais et je travaillais chez mes parents qui exploitaient une ferme à la Delairie.

Le matin du 6 juin, j'étais parti avec un cheval vers 4 heures à la forge de Monsieur Leroy qui se trouvait au carrefour de la Masure. La forge se trouvait dans le garage actuel de Maurice Touyon. Etant donné l'heure matinale, il n'y avait pas de bruit et j'entendis un grondement sourd qui semblait venir de l'horizon lointain sans que je puisse en déterminer l'origine.

Aux environs de 5 heures, un autres client arriva avec son cheval à ferrer et je me résolus à réveiller le forgeron pour repartir de bonne heure car c'était la saison des foin.

Au moment où je faisais entrer la jument dans le "métier", il y eut le passage de plusieurs avions suivi d'un lâcher de tracts que l'on voyait descendre comme des feuilles mortes. Un bon nombre de ces tracts était tombé au bas de Montlien et je courus jusque là bas pour en récupérer quelques uns et les ramener d'abord à la forge puis chez moi où je rentrais vers 10 heures.

La journée allait se passer normalement quand, vers les 19 heures environ (nous n'avions pas encore effectué la traite de nos vaches) sont passés au-dessus de nos têtes venant de la direction de Vengeons Gathemo de gros bombardiers qui volaient me semble-t-il assez bas. Quelques instants plus tard, de gros nuages de poussières et de fumée s'élevaient au-dessus de la ville. Mon frère Roger prit son vélo et partit à toute vitesse voir ce qui se passait sur Vire. Il revint une demi-heure plus tard en nous disant que les gens fuyaient la ville et qu'ils arrivaient à pleine route. Vers minuit, 4 bombes qui sans doute visaient la gare ou le carrefour, tombèrent dans la "charrière" et nous eûmes un peu de frayeur car tous les carreaux des fenêtres volèrent en éclats et tombèrent sur le sol. Nous avons bien du mal à dormir et lorsque le jour se leva, nous dûmes constater qu'il y avait du dégât: 4 ou 5 vaches tuées, ainsi que la jument blessée et qui ne pouvait être secourue. Après avoir creusé un trou, mon père amena la jument au bord et un Allemand qui se trouvait dans les parages, tira un coup de pistolet pour abrégé les souffrances de la pauvre bête.

Le lendemain matin c'est-à-dire le 9 juin, alors que nous revenions de la traite des vaches, les avions ont surgi et procédé à un bombardement en règle de la gare et de la ligne de chemin de fer. Quarante bombes sont tombées de part et d'autre de la ligne mais une seule a atteint la ligne qui a été réparée par les Allemands la nuit suivante. Il y eut ensuite un peu d'accalmie et, je crois le 14 juin, à nouveau un bombardement très violent au cours duquel des trains de munitions furent touchés et sautèrent. Malgré cela, les Allemands réparaient aussitôt la ligne et la nuit des trains complets montaient en direction de Mortain. Un soir j'ai compté 50 wagons avec 2 locomotives devant et une qui poussait derrière.

Fin juin, les Allemands arrivèrent chez nous mais nous laissèrent tout de même la maison. Ils creusèrent une tranchée dans le fond du jardin et installèrent une batterie de DCA qui intervenait souvent puisque située non loin de la ligne de chemin de fer et de la gare. En raison de mon jeune âge sans doute, ils me laissaient approcher et j'assistais alors à leur manœuvre pour essayer d'abattre les avions qui s'approchaient un peu trop près. Je les vois encore avec leur siège qui pivotait, leur permettant de suivre la trajectoire de l'avion. C'est ainsi qu'un jour, je les vis atteindre un avion qui partit en faisant de larges cercles et s'abattre sur Vengeons.

Début août, comme les combats se rapprochaient, ils amenèrent un canon de 155 tiré par six chevaux. Deux chênes qui rendaient le tir difficile furent abattus, séance tenante. Je me souviens aussi qu'ils avaient creusé une tranchée tout à côté pour y mettre les obus qu'ils recevaient chaque jour par convoi et aussitôt, ils se munissaient de branches et balayaient le chemin pour que les traces des passages de convoi disparaissent.

Le 9 août, les tirs d'artillerie étaient intenses, nous sommes restés à la maison. Dans la matinée, un obus est tombé dans un pommier tout près et nous avons été assez secoués, les derniers

carreaux restants n'ont pas résisté et puis soudain tout est devenu calme. Les Allemands en ont profité pour creuser des trous individuels afin de se mettre à l'abri. On m'a alors envoyé chercher de l'eau au puits et j'étais en train de mouliner pour remonter le seau quand j'ai vu les Allemands courir vers moi avec leur gamelle pour avoir de l'eau. Ils étaient au nombre de 6 ou 7 et se trouvaient à quelques dix ou vingt mètres de moi lorsque soudain, un obus les a fauchés en pleine course. Je verrai toute ma vie l'un d'eux qui avait la tête sectionnée continuer, dans son élan, la course sur plusieurs mètres. J'ai tout laissé choir et me suis sauvé poursuivi par les cris affreux de ceux qui étaient blessés et qui furent emmenés dans l'écurie par leurs camarades.

Dans l'après-midi la canonnade ne cessa pas; à un moment, on a aperçu l'écurie qui brûlait. Nous nous sommes précipités pour libérer les 5 chevaux qui étaient attachés: dès que nous avons coupé les cordes, les chevaux se sont l'un après l'autre affaissés, n'ayant pas résisté à l'asphyxie. En rentrant, mon père voulut détacher un autre cheval qui était attaché à un tronc de pommier tout proche de la maison et c'est à cet instant qu'un obus éclata tout juste au-dessus du pommier: il s'effondra et, malgré les secours d'un médecin allemand qui se trouvait à proximité, il mourut étouffé car un éclat l'avait atteint à la gorge. Dans le même temps, Victor Heude qui habitait à l'Ouverie, là où habite actuellement mon fils Serge, essaya de nous rejoindre, il fut blessé grièvement, dans le chemin, par un éclat d'obus et emmené ensuite par les Américains sur Avranches où il décéda de ses blessures le 12 août.

Dans la "charrière" de la Delairie, un "sniper" allemand s'était embusqué et avait pris en enfilade tout le chemin sur plus de 300 mètres. Bien protégé, il tua presque une quinzaine d'Américains qui montaient les uns après les autres et n'arrivaient pas à le localiser: il finit par être repéré et un obus de mortier s'abattit auprès de lui en le décapitant.

La journée n'était pas terminée car quelques heures plus tard, les chars américains arrivaient escortés de chaque côté par des fantassins. Nous étions inquiets puisqu'une dizaine d'Allemands avaient trouvé refuge dans la maison. L'un d'eux m'obligea à saisir un bâton avec un drapeau blanc que je tendis par la porte entrebâillée: les Américains avancèrent et les firent sortir les mains en l'air puis les chars continuèrent leur progression en direction de la ferme Biron mais s'enlisèrent et durent rebrousser chemin après que deux d'entre eux eurent reculé et sauté dans un ravin proche.

Nous avons enterré notre père dans le jardin dans une fosse provisoire enroulé dans des couvertures.

La 10 août alors que nous nous pensions libérés, 7 ou 8 Allemands arrivèrent à la ferme, fouillèrent la maison et la cave mais ne trouvèrent aucun Américain et repartirent comme ils étaient venus. Nous sommes alors partis nous réfugier chez Victor Leconte. Jamet de la Béchaudière a entrepris de faire le cercueil pour mon père et nous sommes revenus à la Delairie pour lui donner une sépulture décente.

Les jours suivants les Américains revinrent pour de bon avec friandises, pain et gâteaux. Nous aurions sans doute été plus joyeux si mon père n'avait pas perdu la vie durant ces jours tragiques pour nous...

Bonnesœur Maurice
21 ans en 1944

J'habitais et travaillais chez mes parents qui exploitaient une terre à la Gréardière.

Le 6 juin ou peut-être dans les jours qui ont suivi, nous avons accueilli et hébergé une famille qui venait de Torigini.

Le 14 juin, nous avons subi un très violent bombardement sur la gare: des wagons de munitions se trouvaient sous le pont et ont sauté. Il y avait des débris de wagons dans tous les champs avoisinants et les bombes très nombreuses avaient creusé tout autour de la ligne de chemin de fer de profonds cratères. Ce jour là du 14 juin, l'abbé Hervieux, curé de Saint-Germain, mourut victime d'une crise cardiaque sur la route, quelques dizaines de mètres après le pont de chemin de fer, alors qu'il s'en allait chez Leconte, son sacristain, lequel habitait au moulin Chevalier. Ayant attelé la carriole, j'accompagnais mon père pour l'aider à monter le corps sans vie du prêtre. Il fut emmené jusque chez Leconte car il n'y avait personne au presbytère pour l'accueillir.

Dans la gare, se trouvait sur une voie de garage près de la Halle, un énorme canon monté sur wagon. Les avions qui l'avaient repéré firent de nombreux passages pour le détruire mais en réalité, le wagon sur lequel il était installé, se trouva libéré des attaches qui le maintenaient et descendit, en raison de la pente, jusqu'au pont de la voie Vire-Gathemo.

Durant les cinq ou six jours qui suivirent, les avions revenaient tous les jours pour pilonner tout ce qui se trouvait autour de la gare puis cela se calma...

Fin juillet 44, arriva à la ferme une dizaine d'Allemands qui voulurent réquisitionner la totalité de la maison et nous intimèrent l'ordre de partir... Mon père refusa car nous avions chez nous une employée - Louise Marie - à notre service qui se trouvait dans le plâtre et qui ne pouvait pas marcher. Les Allemands, croyant à une manœuvre de la part de mon père, firent venir pas moins de 4 médecins pour l'examiner. Parmi eux se trouvait un médecin d'origine alsacienne qui prit mon père à part pour lui conseiller surtout de ne pas partir, disant que dans les circonstances du moment, nous étions plus en sécurité dans la maison qu'à partir sur des routes et des chemins dangereux.

Les Allemands finirent par céder et occupèrent le haut de la maison. Je pense qu'il s'agissait d'un poste de commandement car il y avait des téléphones et des câbles partout...

Début août, la situation commença à devenir critique. Nous avions creusé une tranchée pas loin de la maison mais en fait elle ne fut pas utilisée et bien nous en prit car un obus tomba au beau milieu et la détruisit complètement. A quelques encablures se trouvait dans le champ "Feuillet" une réserve de munitions (surtout des obus) destinées à l'armée allemande et nous commençons à redouter le pire d'autant qu'il y avait un certain nombre de chars allemands dans ce même champ.

Les Américains intensifièrent leurs tirs d'artillerie à partir du 6 août et reprirent lentement leur progression en direction de Vengeons. Les Allemands qui logeaient chez nous, avaient déguerpi dès le matin du 5 août mais tout le secteur était rempli de soldats allemands qui combattaient jour et nuit et pied à pied. Le 6 août, 9 Allemands furent tués près de la maison et dans le plant 11 chevaux périrent des suites de tirs d'obus. Les Américains, ce 6 août, prirent possession du terrain. Dans le poulailler, situé près de l'un des bâtiments de la ferme, 6 Allemands s'étaient réfugiés. Ils sortirent en agitant un drapeau blanc et furent "cueillis" par les vainqueurs. Pour eux, la guerre était terminée. Pour nous commençait le grand nettoyage de la maison et des terrains avoisinants...

Touyon Maurice
21 ans en 1944

En 1940, lorsque la guerre a éclaté, je travaillais comme commis de ferme à la Mégeanterie chez Eugène Morel. Ce dernier avait été mobilisé en 39, fait prisonnier et emmené en Allemagne et j'assurais avec son épouse la marche de la ferme.

Comme beaucoup de Tallevendais, j'ai reçu un ordre de réquisition des Allemands pour aller travailler sur les chantiers de la forêt de Saint-Sever. Compte tenu de la situation dans laquelle je me trouvais puisque j'assurais une bonne partie de la marche de l'exploitation, ma patronne et moi avons décidé d'aller à la Kommandantur qui se trouvait Rue André Halbout pour leur expliquer la situation. Ils m'ont dit de ne pas bouger mais à notre grande surprise car nous pensions l'affaire classée, 15 jours plus tard, j'ai reçu un nouvel ordre de réquisition.

Nous ne savions pas quelle attitude adopter et nous sommes une seconde fois partis pour la Kommandantur à Vire. Là, avant d'entrer, nous nous sommes ravisés et nous sommes rentrés à la Mégeanterie où je me suis caché pendant plus de 6 mois afin d'échapper à la réquisition. Curieux hasard, jamais personne ne s'est présenté pour savoir si j'y séjournais.

Le 6 juin 1944, j'ai vu le bombardement sur Vire et comme beaucoup de Virois avaient fui par la route de Maisoncelles, nous avons vu très tôt le soir un grand nombre de gens qui venaient se réfugier dans la ferme. Ils étaient plus d'une trentaine des personnes en majorité de Vaudry (Hardy) et des habitants de la Rue aux Teintures.

Etant donné que les bombardements étaient intenses (vers 11 heures ou minuit les avions étaient en effet revenus bombarder) nous avons décidé de creuser une tranchée pour nous protéger des éclats. Nous étions 8 avec tout ce qu'il fallait pour creuser et la peur devait nous donner des ailes car en peu de temps nous avons pu offrir une tranchée où nous pouvions nous tenir à plus de 30 personnes. La nuit du 6 au 7 juin et la nuit du 7 au 8 nous les avons passées dans la tranchée.

Mais le 8 dans la journée, les Allemands sont arrivés et nous ont demandé de quitter la tranchée: ils l'ont prise pour eux. Qu'à cela ne tienne, nous avons décidé d'en creuser une seconde de manière à nous trouver à l'abri si un nouveau bombardement devait arriver.

Début août, les Allemands occupaient le bois de Maisoncelles juste au-dessus du village et nous n'étions pas trop rassurés de les avoir si nombreux et si près de nous en cas de bataille avec les Alliés.

Aussi, chacun s'est empressé de quitter les lieux. J'ai suivi ma patronne jusqu'aux Remeneries à Saint-Germain chez Albert Lecoq qui se trouvait être son beau-frère. Les Américains étaient déjà passés et il n'y avait plus personne dans les parages. Du moins le croyait-on, quand le lendemain de notre arrivée, alors que j'étais dans la buanderie en train de surveiller la cuisson d'un morceau de viande, 2 Allemands surgirent d'on ne sait où et me demandèrent de leur donner de la viande. Je leur fis comprendre que je venais de la mettre dans la marmite, sur quoi ils me dirent qu'ils allaient revenir un peu plus tard. Sitôt partis, je pris la marmite et courus à la maison pour terminer la cuisson: ils ne revinrent pas.

Les semaines précédentes ayant été quelque peu mouvementées, je décidai de repartir chez mes parents qui habitaient la Ménagerie. Je ne m'attendais pas du tout à y trouver un commando allemand qui occupait la maison. Les Allemands nous avaient interdit de sortir et lorsque les combats se sont déroulés autour de la ferme entre eux et les Américains, ils nous ont dit de ne plus bouger de façon à ce que nous ne soyons pas mêlés au combat qui a été bref mais très violent.

Cet épisode passé, la vie a repris son cours normal et j'ai rejoint la Mégeanterie pour reprendre mon travail chez Madame Morel.

En février 1945, Eugène Morel a été libéré en Allemagne et a pu regagner Saint-Germain puis reprendre ses activités. Quant à moi, je suis parti 2 mois plus tard pour accomplir mes obligations militaires et ce fut... en Allemagne à Nottingham!!! où j'ai passé 12 mois. Quand Eugène Morel l'a appris, il m'a donné les quelques marks qu'il avait encore sur lui en me disant "Cela te servira, moi je n'en ai plus besoin".

Lecoq Bernard
13 ans en 1944

J'habitais chez ma mère (mon père étant décédé) qui exploitait la ferme de la Mahère.

En juin 1940, j'avais alors 9 ans, je me souviens avoir vu mon 1er soldat allemand: il arrivait sur la route en provenance de la route de la Masure et poussait devant lui, en la faisant rouler, une roue de voiture manifestement "crevée" et qu'il emmenait chez Blais - garagiste du bourg - pour la faire réparer.

Le premier hiver, nous avons fait la connaissance des chariots à 4 roues tirés par des chevaux. Comme il fallait les loger, les bâtiments de la ferme ont été réquisitionnés: nous avons alors demandé à la mairie de nous fournir un bâtiment pour que nos vaches puissent également être à l'abri.

Peu avant le 6 juin, étant donné que nous habitons près de la voie ferrée, nous avons pu constater que les convois allemands qui empruntaient la ligne Vire Mortain devenaient de plus en plus importants. Ils voyageaient surtout la nuit pour ne pas être inquiétés par l'aviation alliée. Celle-ci intervenait pourtant et lançait avant le mitraillage des fusées éclairantes avec parachute qui illuminaient parfaitement le terrain: nous avions l'impression de nous trouver en plein jour...

Le 6 juin 1944, je me souviens que je suis allé au bourg à l'école pour 8 heures: j'avais passé le certificat d'études le 30 mai mais nous avons la possibilité de retourner à l'école jusqu'à la fin juin. Notre instituteur - Monsieur Oger - nous a annoncé que le débarquement avait eu lieu et que vu les événements il nous demandait de repartir à la maison.

Aux environs du 12 juin, 4 avions sont venus pour attaquer une nouvelle fois la voie ferrée et la gare. Il y avait une très grosse pièce d'artillerie allemande qui était montée sur wagon ainsi que 2 wagons à bestiaux qui étaient bourrés d'obus de 420. C'était le matin et j'ai encore le souvenir précis de cette attaque: les avions passaient si bas que l'on voyait les casques en cuir des pilotes. Le mitraillage a duré plusieurs minutes qui nous ont paru une éternité. Nous nous étions aussitôt mis à l'abri dans des tranchées recouvertes de tôle et une douille de 12,7 est tombée sur le toit. Les deux wagons ont sauté, le frein du wagon où se trouvait la grosse pièce d'artillerie a dû lâcher, toujours est-il que, la ligne étant en pente, le wagon libéré est descendu jusqu'aux environs du pont de la route Gathemo-Vire où il s'est arrêté.

Le bombardement avait eu pour conséquence de communiquer le feu à notre maison et tout le monde est sorti à la fin du mitraillage pour apporter de l'eau afin d'éteindre l'incendie. Notre employé, M. Vautier est monté sur le toit. Nous faisons la chaîne avec tout ce que nous pouvions trouver comme bidons et seaux et le feu s'est trouvé maîtrisé sans beaucoup de dommages pour l'habitation.

Quinze ou 20 militaires allemands séjournèrent chez Mlle Bacon juste à côté de notre ferme. L'un d'eux parlait couramment français; il s'appelait Franz Hellmann et était architecte dans la vie civile.

Début août, nous avons décidé de partir à Vengeons chez Monsieur Lebarbey à la Riffaudière. Arrivés aux "Chasses" de Vengeons en compagnie de la famille Despois et Blanchard de Vire, une nourrice (réservoir supplémentaire d'avion) d'environ 2 mètres sur 60 centimètres est tombée à quelques mètres de nous et nous a causé une certaine frayeur. Quelques jours plus tard, un jeune soldat allemand s'est présenté dans la ferme de la Riffaudière, il voulait des vêtements civils pour désertier et nous lui en avons fournis. Il est resté avec nous.

Le lendemain, on voyait des colonnes d'engins et de soldats qui passaient sur la route. Mon frère aîné se décida avec les Lebarbey à aller voir s'il s'agissait d'Allemands ou d'Américains. Ils virent qu'il s'agissait d'Américains et dans l'excitation de la libération, leur dirent - pour se faire valoir - qu'eux aussi, avaient fait un prisonnier. "Comment, dirent les Américains, vous ne l'avez pas tué?". Ils furent un peu décontenancés et répondirent "On ne va quand même pas tuer quelqu'un qui ne nous a rien fait". Ils regrettèrent un peu d'avoir "fanfaronné" en parlant du jeune soldat. Les Américains les prirent avec eux en "jeep" et vinrent faire prisonnier le jeune soldat allemand. En réalité, les Américains passèrent très vite sur Vengeons car les Allemands ne pouvant tenir la crête s'étaient vite repliés en direction de Mortain.

Nous avons alors repris la route pour retourner à la Mahère en passant par les Monts Bonnel et le Point du Jour. Là nous avons pu voir que les combats avaient été acharnés: des chars américains et allemands gisaient au milieu de débris d'arbres et de branches. Des cadavres allemands morts depuis plusieurs jours restaient au soleil et étaient gonflés: l'odeur était épouvantable.

Quand nous avons atteint la ferme de la Mahère, nous avons découvert notre bâtiment agricole détruit par un incendie, 2 énormes trous de bombes et plusieurs de nos bêtes qui avaient été tuées. Dans les trous de bombes qui étaient béants, les cadavres d'animaux - plus de 50 - furent amenés sur des traîneaux de bois pour y être jetés.

Lemière Renée
12 ans en 1944

J'habitais avec mes parents qui exploitaient une ferme au village du Beugeard.

Le 6 juin 1944 je me trouvais au bourg car nous préparions la communion qui avait lieu le dimanche suivant. Au cours de la journée, nous avons entendu d'importants passages d'avions jusqu'à ce que nous percevions l'important bombardement de Vire.

Très tôt dans la soirée, nous avons vu alors arriver les premiers réfugiés qui avaient échappé au bombardement notamment les familles Gaillard et Legrand. Nous avons installé ces réfugiés chez nous et quelques jours plus tard, ces réfugiés sont repartis sur Vire pour récupérer quelques meubles.

Monsieur Gardie, notre voisin, possédait un poste à galène de sorte que nous étions informés de l'évolution de la situation.

Début août, mes parents constatant que les combats se rapprochaient de Vire ont décidé d'évacuer. Nous avons donc chargé "la voiture à gerbe" et avons emmené tout ce que nous pouvions. Nous avons pris la carriole également et avons gagné le Fresne Poret. Là les Allemands ont tenté de s'emparer de notre carriole mais nous ne nous sommes pas laissé faire et nous l'avons gardée.

Les mitraillages devenant fréquents et peu prévisibles, nous avons mis un drap blanc sur la carriole, espérant que les avions ne tireraient pas sur nous et de là, nous avons gagné Ger où l'incendie faisait rage. Nous ne nous sommes pas attardés et le soir nous étions arrivés à Saint-Clair-de-Halouze où, dans les écoles, étaient installées un certain nombre de personnes blessées en provenance de Sourdeval.

Le lendemain, nous sommes partis vers Coulonge où nous sommes restés une dizaine de jours en compagnie d'une tallevendaise, Odette Perrodin qui, habitant la Masure à Saint-Germain, avait, elle aussi, évacué.

Nous sommes revenus vers le 20 août dans notre maison du Beugeard. Celle-ci abandonnée par ses habitants avait fait l'objet d'un pillage en règle...

Yver Jacqueline née Martin
17 ans en 1944

En 1940, je me trouvais à Roullours chez Madame Letessier qui m'avait recueillie après le décès successif de mon père et de ma mère qui habitaient la Gourdelière.

J'y suis restée durant 4 années, mais je revenais à Saint-Germain relativement souvent car ma tante - Madame Emilienne Martin - tenait l'auberge maintenant exploitée par M. et Madame Bréjeau.

Un après-midi de juin, je me souviens encore d'avoir assisté à l'arrivée des Allemands. Nous nous trouvions dans un champ lorsque ceux-ci sont arrivés par la route de Tinchebray. L'émotion nous a saisies: ma patronne et moi nous sommes mises à pleurer...

Le samedi et le dimanche, je revenais donc chez ma tante pour l'aider dans son travail de l'auberge. Les clients étaient français et allemands.

Les Allemands avaient réquisitionné la maison attenante à l'auberge (actuellement logement de Raymond Marie). Ils y avaient installé un dortoir à l'étage du haut et au-dessous avaient transformé le rez-de-chaussée en salle de cinéma (Kiné, comme l'appelaient les Allemands). Beaucoup d'Allemands mangeaient à l'auberge. Il leur fallait des omelettes et ma tante avait l'impression de prendre une petite revanche lorsque de temps à autre se trouvait un oeuf couvé...

Le fait que les Allemands venaient à l'auberge pour consommer pouvait s'avérer utile. Un jour 2 filles réfugiées de Vire qui entretenaient de bonnes relations avec les Allemands eurent leurs vêtements détériorés à l'auberge; ma tante ainsi que sa fille Ghislaine furent soupçonnées et emmenées à la Kommandantur de Vire. C'est un Allemand le lieutenant Karl qui se trouvait loger chez Mlle Lesoudier et que nous connaissions à l'auberge que nous dûmes aller chercher pour les faire libérer.

Le 6 juin, nous avons, comme beaucoup de monde, assisté au bombardement de Vire. Je me souviens qu'un "cul d'obus" est tombé dans le champ où nous nous trouvions et que l'herbe tout autour était grillée. Des papiers à en tête des entreprises viroises (notamment Donval) voltigeaient dans tous les sens et tombaient en particulier sur le village de la "Touyonne". Début août, nous avons reçu l'ordre d'évacuer et nous sommes partis avec la famille René Briard de Roullours vers Chanu. Lorsque nous sommes arrivés dans cette commune, des Allemands de type eurasien occupaient le bourg avec des chevaux et des chariots: ils m'ont donné à manger. Par la suite, nous n'avions plus rien à manger et le gendre de René Briard - Marcel Restout - dut se résigner à aller dans un champ pour prendre des pommes de terre pour que nous puissions nous nourrir.

Quand nous sommes revenus, les Américains étaient nombreux sur Vire et la région environnante: la Military Police s'était installée chez Jacques Berger dans les Vaux et un peu avant le Haut du Pavé - tout près de chez Fortin - un immense camp de matériel américain occupait le champ qui jouxte le parking actuel. Ce camp était occupé par des Noirs Américains qui venaient souvent à l'auberge. Je me souviens en particulier de deux mécaniciens qui fréquentaient assidûment l'auberge - Leneult Bredson et William Printy.

La vie reprit son cours normal mais, quant à moi, je décidai d'aller tenter ma chance et je partis pour chercher du travail à Paris...

Bouvet Simone née Decaen
16 ans en 1944

Mes parents exploitaient la ferme de la Gourdellière (bâtiment rénové maintenant par la commune) et je travaillais chez eux.

Les Allemands sont arrivés vers la mi-juin en 1940. Tous nos bâtiments ont été réquisitionnés y compris la maison. Ils ne nous avaient laissé que la cuisine ainsi que 2 chambres dans lesquelles nous couchions. Ce fut vraiment une lourde épreuve que de les avoir chez nous durant 4 années complètes.

Ils avaient des chevaux et passaient la majeure partie de leur temps à leur entretien: nettoyage des écuries et brossage entre autres choses sans compter qu'ils avaient leur propre forgeron. Bien entendu, sans nous demander, ils prirent le foin que nous avions récolté et qui se trouvait dans les tas. Le problème que nous avons avec eux, en réalité, c'est que nous changions fréquemment de "pensionnaires". Lorsqu'il s'agissait de gradés, nous n'avions pratiquement pas de problèmes car ils se comportaient bien mais, ce n'était pas un cas fréquent.

Je me souviens que durant un certain temps, nous avons eu un aumônier allemand. Il allait dire la messe à l'école libre en face de notre ferme, là où se trouve actuellement Madame Porée. Il était accompagné de soldats qui jouaient de l'accordéon et chantaient.

Ils étaient d'une grande exigence et parfois devenaient menaçants. Un jour ils apportèrent une grande bassine de pommes de terre à la cuisine et nous demandèrent de les éplucher. Ma mère répondit qu'elle avait autre chose à faire! L'Allemand se retourna et lui dit "Madame, vous éplucher patates et tout de suite...". Une autre fois ce fut un poulet que ma mère dut arranger et faire cuire séance tenante. Non content de se faire servir, il s'installa à table et mangea le poulet entier, cela lui dégoulinait de chaque côté de la bouche! Quant à moi, j'eus parfois la chance de bénéficier de quelques "faveurs": l'un des soldats avait une fille de mon âge, il apportait du malaga, vin cuit qu'ils avaient dû piller dans l'une des épiceries ou entrepôts de Vire et disait à mes parents "pour Simone"..

Parfois cela pouvait prendre une allure tragi-comique: un jour, l'un des gradés que nous avions, venait de laver son calot, lorsqu'un soldat arriva au pas de course et lui expliqua avec fortes gesticulations et vociférations, un problème auquel nous ne comprenions rien en raison de la langue. Il mit son calot encore dégoulinant et partit soudainement vers l'ancienne mairie. Nous étions tous morts de rire. Je me demandais bien ce qui motivait ce départ précipité et je les suivis. C'est en arrivant en vue de la mairie que je compris la situation. Monsieur Hodey, de la Tessonnière, arrivait, poussé par trois soldats allemands en armes, son épouse à ses côtés, suppliant les soldats de ne pas tuer son mari. La chance voulut que Monsieur Lebarbey, maire, soit là, présent à la mairie: il arriva à les convaincre de le relâcher au grand soulagement de tous ceux qui étaient accourus pour savoir ce qui avait poussé les Allemands à cette extrémité. En fait, Monsieur Hodey s'était aperçu qu'un soldat était monté dans son tas à foin pour lui en dérober. Excédé par ces soustractions à répétition, il s'était saisi d'une fourche et menaçait l'Allemand de "l'embrocher" ce qui évidemment avait entraîné la réaction non seulement du soldat mais de ses camarades.

Le 6 juin 1944, nous avons vu passer des réfugiés mais personne ne s'est présenté à la ferme sachant que les Allemands occupaient la maison.

Début août, lorsque les Américains sont arrivés au bourg de Saint-Germain, les Allemands avaient quitté la Gourdellière peu de temps avant. Au moment où ils partaient, un soldat d'origine alsacienne, parlant bien français est venu nous trouver pour qu'on lui fournisse des vêtements civils. Nous lui en avons donné puis nous l'avons emmené dans la grange où il y avait un pressoir derrière lequel il s'est caché.

Ne présentant pas beaucoup d'obstacle permettant aux Allemands de résister, le bourg de Saint-Germain fut libéré de manière soudaine et traversé très vite par les troupes américaines...

Bonnesœur Maurice
21 ans en 1944

J'habitais et travaillais chez mes parents qui exploitaient une terre à la Gréardière.

Le 6 juin ou peut-être dans les jours qui ont suivi, nous avons accueilli et hébergé une famille qui venait de Torigni.

Le 14 juin, nous avons subi un très violent bombardement sur la gare: des wagons de munitions se trouvaient sous le pont et ont sauté. Il y avait des débris de wagons dans tous les champs avoisinants et les bombes très nombreuses avaient creusé tout autour de la ligne de chemin de fer de profonds cratères. Ce jour là du 14 juin, l'abbé Hervieux, curé de Saint-Germain, mourut victime d'une crise cardiaque sur la route, quelques dizaines de mètres après le pont de chemin de fer, alors qu'il s'en allait chez Leconte, son sacristain, lequel habitait au moulin Chevalier. Ayant attelé la carriole, j'accompagnais mon père pour l'aider à monter le corps sans vie du prêtre. Il fut emmené jusque chez Leconte car il n'y avait personne au presbytère pour l'accueillir.

Dans la gare, se trouvait sur une voie de garage près de la Halle, un énorme canon monté sur wagon. Les avions qui l'avaient repéré firent de nombreux passages pour le détruire mais en réalité, le wagon sur lequel il était installé, se trouva libéré des attaches qui le maintenaient et descendit, en raison de la pente, jusqu'au pont de la voie Vire-Gathemo.

Durant les cinq ou six jours qui suivirent, les avions revenaient tous les jours pour pilonner tout ce qui se trouvait autour de la gare puis cela se calma...

Fin juillet 44, arriva à la ferme une dizaine d'Allemands qui voulurent réquisitionner la totalité de la maison et nous intimèrent l'ordre de partir... Mon père refusa car nous avions chez nous une employée - Louise Marie - à notre service qui se trouvait dans le plâtre et qui ne pouvait pas marcher. Les Allemands, croyant à une manœuvre de la part de mon père, firent venir pas moins de 4 médecins pour l'examiner. Parmi eux se trouvait un médecin d'origine alsacienne qui prit mon père à part pour lui conseiller surtout de ne pas partir, disant que dans les circonstances du moment, nous étions plus en sécurité dans la maison qu'à partir sur des routes et des chemins dangereux.

Les Allemands finirent par céder et occupèrent le haut de la maison. Je pense qu'il s'agissait d'un poste de commandement car il y avait des téléphones et des câbles partout...

Début août, la situation commença à devenir critique. Nous avions creusé une tranchée pas loin de la maison mais en fait elle ne fut pas utilisée et bien nous en prit car un obus tomba au beau milieu et la détruisit complètement. A quelques encablures se trouvait dans le champ "Feuillet" une réserve de munitions (surtout des obus) destinées à l'armée allemande et nous commençons à redouter le pire d'autant qu'il y avait un certain nombre de chars allemands dans ce même champ.

Les Américains intensifièrent leurs tirs d'artillerie à partir du 6 août et reprirent lentement leur progression en direction de Vengeons. Les Allemands qui logeaient chez nous, avaient déguerpi dès le 3 ou 4 août mais tout le secteur était rempli de soldats allemands qui combattaient jour et nuit et pied à pied. Le 8 ou 9 août, 9 Allemands furent tués près de la maison et dans le plant 11 chevaux périrent des suites de tirs d'obus. Les Américains, ce 9 août, prirent possession du terrain. Dans le poulailler, situé près de l'un des bâtiments de la ferme, 6 Allemands s'étaient réfugiés. Ils sortirent en agitant un drapeau blanc et furent "cueillis" par les vainqueurs. Pour eux, la guerre était terminée. Pour nous commençait le grand nettoyage de la maison et des terrains avoisinants...

Brison André
22 ans en 1944

Le 6 juin 1944, je ne me trouvais pas à Saint-Germain. En effet, requis pour le STO un an plus tôt en juin 1943, j'avais profité de l'escale à Paris pour ne pas réapparaître ceci grâce à un de mes amis d'Ivry en banlieue parisienne, Monsieur Gruet, chez qui j'allais trouver refuge avec mon compagnon de route Henri Lecoq.

Deux mois plus tard, Monsieur Gruet me trouvait un travail dans une ferme de Seine-et-Marne, à Treusy-le-Blé chez des Belges. J'y suis resté 3 mois puis je suis revenu à Thiais dans une autre ferme, tenue également par des Belges, avant de regagner la Normandie.

Je suis revenu dans la famille à Yvrandes car séjourner à Saint-Germain pouvait me causer des désagréments de la part des autorités allemandes.

Lorsque vers la mi-juin je me suis retrouvé à la Chaltière, la vie quotidienne se déroulait à peu près normalement hormis les privations et les contraintes du moment. Une famille de Vire, les De Pratter qui logeaient dans la rue Emile Chesnel à Vire avaient trouvé refuge à la maison et malgré la présence des Allemands tout proches, nous n'avons pas été réquisitionnés. Une famille de Vire, les Lioult, qui habitaient la rue du Promenoir, occupait l'un de nos bâtiments agricoles avec leurs 8 enfants.

Vers le 6 ou 7 août, en raison des combats qui se rapprochaient dangereusement de notre village, nous avons, avec les réfugiés, gagné la tranchée que nous avons creusée quelques jours auparavant et qui était assez grande pour recevoir une vingtaine de personnes.

Le jour suivant, une violente attaque d'artillerie des Américains s'est abattue sur la Chaltière où de nombreux Allemands s'étaient retranchés et combattaient avec acharnement. Nous n'osions pas sortir de la tranchée de peur d'être atteints par des éclats d'obus qui tombaient partout. Au cours de la nuit, nous nous sommes risqués à jeter un œil à l'entrée de la tranchée pour voir ce qui se passait aux environs. La grange dans laquelle étaient les Lioult flambait atteinte sans doute par un obus incendiaire et à ce moment s'est produit un événement particulier: nous avons vu 4 blessés américains apportés par des Allemands qu'ils ont laissés là, pas très loin de nous...

L'après-midi, les Américains sont arrivés et nous ont demandé de partir en raison de l'insécurité régnante; ils avaient en outre l'intention de procéder à l'installation d'une infirmerie.

Nous sommes tous partis en direction de Saint-Manvieu chez un oncle que nous avons là-bas, nous y sommes restés quelques jours mais dès le lendemain, mon frère et mon père ont voulu revenir voir ce qu'il advenait de la ferme en passant par le Mesnil et les Landes. Ils sont partis avec René Durand et se sont trouvés arrêtés par les Américains qui les ont fait aligner mains sur la tête. Ils n'étaient pas contents de les voir revenir si tôt alors qu'ils nous avaient demandé de nous éloigner durant plusieurs jours pour qu'ils puissent "nettoyer" le terrain sans problème. Cette fois, ils ont compris et sont revenus à Saint-Manvieu où nous sommes restés jusqu'au 13 ou 14 août. Quand nous avons regagné la Chaltière, nous avons trouvé notre maison sérieusement endommagée, notre bétail - vaches et jument - tué...

Lebarbey Gérard
11 ans en 1944

Je vivais chez mes parents qui exploitaient à cette époque la ferme de la Bruyère.

Le 6 juin 1944, étant donné la position dominante de notre village, nous avons vu les avions larguer leurs bombes sur Vire mais, nous n'avons vu que des rougeoiements d'incendie dans le ciel car la butte de la Besnardière nous dissimulait une grande partie de la ville.

Notre ferme se trouvant au bout d'un chemin pentu et peu carrossable, nous n'avons eu guère la visite des Allemands: seuls quelques camions de munitions en direction de Gathemo se sont arrêtés dans le chemin parce qu'ils y étaient à l'abri de l'aviation alliée.

C'est ainsi que nous sommes arrivés au début d'août. Vers le 6 ou 7 août, nous avons subi un violent déluge d'artillerie venant des Américains qui "arrosaient" toute la ligne de crêtes de Vengeons à Gathemo. Dans le champ situé au-dessous de notre ferme, nous avons dénombré par la suite plus de 30 trous d'obus.

N'étant plus en sécurité dans la ferme, toute la famille est partie dans la tranchée que mon père avait creusée près de la maison et qui était recouverte de fagots et de paille pour nous protéger des éclats.

Le 9 août exactement, alors que nous nous trouvions dans la tranchée à l'abri, un Allemand s'est présenté pour avoir des vêtements civils: mon père est parti à la ferme pour lui en donner.

Une heure environ plus tard, les Américains sont apparus et ont aussitôt ouvert le feu sur la tranchée avec des balles incendiaires. Mon père est sorti avec un drapeau blanc: il a été abattu à quelques mètres de la tranchée. Mon frère, un peu plus âgé que moi, est à son tour sorti de la tranchée tenant son vélo à la main, suivi du restant de la famille. Les Américains sont arrivés près de nous et sont passés sans se préoccuper de quoi que ce soit. Nous n'avons jamais su la raison pour laquelle ils avaient tué mon père.

Clémence Bouvet, une voisine de la Goulaiserie et Georges Briard qui travaillait chez elle, sont arrivés et nous ont aidé à transporter le corps de mon père sur une brouette jusqu'à la ferme où nous l'avons déposé sur un lit. Puis nous sommes partis tous sur Saint-Manvieu.

Deux jours après, ma mère est repartie avec Georges Briard. Avec l'aide de Eugène Guesdon qui était menuisier, ils ont confectionné une caisse, y ont déposé mon père et l'ont enterré dans le jardin.

Toute la famille, une dizaine de jours plus tard, a quitté Saint-Manvieu pour rejoindre la Bruyère. Nous étions certes libérés mais nous avons perdu mon père...

Lemarchand Georgette
19 ans en 1944

J'exerçais la profession de couturière et je rentrais chez mes parents (famille Anger) tous les soirs à la Huberdière.

Le 6 juin 1944, je me trouvais à Truttemer-le-Grand au village du Haut Bosq chez Monsieur et Madame Leprince lorsque le bombardement est intervenu: je me souviens avoir vu les chapelets de bombes qui tombaient sur la ville de Vire.

Je suis revenue chez mes parents à Saint-Germain et je suis restée avec toute la famille dans la ferme de la Huberdière où nous vivions pas très loin d'une grande maison occupée par ma tante.

Vers le 6 ou 7 août, les Allemands occupaient le terrain et nous avions rejoint une tranchée prévoyant les combats qui allaient survenir. Nous étions là une quinzaine principalement des enfants avec 2 réfugiés de Vire. Un officier allemand qui nous avait aperçu, dit à nos parents que notre sécurité serait beaucoup mieux assurée dans notre ferme aux murs plus épais et il nous engagea fortement à rejoindre celle-ci, ce que nous fîmes.

Vers le 9 août, les combats sont devenus extrêmement violents, nous obligeant à nous terrer dans la maison. Comme celle-ci pouvait communiquer avec la grange et l'étable attenante, ma mère pouvait traire 2 ou 3 vaches pour nous nourrir. C'est au cours de l'un des retours de ma mère de cette grange vers la maison que ma sœur Yvette âgée de 13 ans fut mortellement blessée. Elle suivait ma mère se courba près de l'une des portes vitrées et fut à ce moment précis atteinte d'une balle qui lui sectionna l'artère fémorale. Elle s'est affaissée et est morte sur le coup.

Les Américains sont arrivés le lendemain matin, ont voulu voir ma sœur mais il n'y avait malheureusement plus rien à faire pour elle.

Nous l'avons enterrée dans la "charretterie" par derrière la maison...

Lemarchand Raymond
20 ans en 1944

J'habitais chez mes parents exploitants à la Tessonnière d'une ferme occupée actuellement par la famille Droullon.

Je travaillais à l'usine Gallot-Labadie, située 54 rue Girard à Vire. Cette entreprise avait été réquisitionnée par les Allemands car elle était spécialisée dans la production de ronce artificielle. Les besoins des Allemands étaient immenses dans le domaine des "fils barbelés" et les ateliers avaient l'obligation de travailler en 3x8.

J'avais eu la chance qu'à l'usine, 2 ouvriers se portent "volontaires" pour aller travailler en Allemagne ce qui m'avait évité d'être requis pour le STO.

Le 6 juin 1944 lors du bombardement qui est intervenu en fin de soirée, j'avais regagné la Tessonnière en début d'après-midi car j'étais de l'équipe du matin. En ce qui concerne les tracts annonçant le bombardement, le 6 au matin pas plus que la veille nous n'en avons eu connaissance. Par chance, l'usine n'a pas été touchée et dans la rue des Acres comme dans la rue d'Aigneaux, un certain nombre d'immeubles ont résisté et sont restés debout.

Vers la mi-juin, les Allemands sont arrivés et ont réquisitionné la ferme de la Tessonnière: le "haut" était occupé par des gradés allemands dont un capitaine et nous avions à disposition le rez-de-chaussée. De temps à autre, des hommes de troupe débarquaient et s'installaient dans la cuisine pour y cuire ce qui leur avait tombé sous la main, laissant déborder sur la cuisinière le lait des casseroles et faisant un vacarme épouvantable. Un soir, mon père qui avait fait la grande guerre et qui ne les aimait pas particulièrement, excédé par le bruit, leur demanda de se taire leur disant qu'au-dessus dormait un officier allemand. Ils ne le crurent pas et continuèrent à chahuter tant et si bien que mon père monta à l'étage et demanda au capitaine de descendre mettre de l'ordre. Lorsque celui-ci apparut au bas de l'escalier, ce fut comme une volée de moineaux: tout le monde disparut dans la nature et en un clin d'œil. Nous ne fûmes plus importunés!

Le 14 juillet, je reçus une convocation pour aller chercher avec une dizaine de Tallevendais 117 vaches près de Clécy pour les ramener à la Jeulière - ferme Leroy à Saint-Germain-de-Tallevende - où les Allemands avaient installé leur abattoir (voir récit de Vital Patin qui faisait partie des Tallevendais).

Vers le 6 ou 7 août, devant l'avancée des Américains et l'intensité des combats qui en résultait, nous avons décidé de partir chez la famille Murie à l'Aunay Pihan. Nous avons passé, là, 2 jours dans une tranchée qui avait été creusée en guise d'abri. Dans la nuit, un Allemand blessé a été amené dans la grange qui se trouvait près de la tranchée. Nous avons entendu le malheureux crier et appeler sa mère. Nous étions saisis d'effroi par ces cris et n'osions sortir. Au petit matin ce soldat était mort et il fut emmené quelques heures plus tard par ses camarades ou la Croix Rouge allemande, je ne me souviens plus.

Dans l'après-midi, profitant d'une accalmie, mon père est parti pour voir ce qui se passait à la Tessonnière puis au bourg de Saint-Germain. Il n'y avait pas âme qui vive dans le bourg, tout le monde avait fui. La boulangerie (Lemerre) était ouverte et mon père aperçut un demi-sac de farine qui était resté là, abandonné par ses propriétaires. Il le prit et le ramena à l'Aunay Pihan. Le lendemain, toute la famille prit le chemin du retour pour la ferme de la Tessonnière.

Les Allemands avaient quitté définitivement les lieux. 5 vaches avaient péri lors des combats et dans le poulailler nous trouvâmes un grand nombre de crosses de fusils qui avaient été sans doute

brisés par les Américains au moment où ils avaient fait prisonniers des Allemands. Sur la route, face au château Hodey, gisait incendiée et les 4 roues en l'air une voiture de la Croix Rouge allemande. Dans le chemin des Pageries qui allait jusqu'au bourg, les Américains avaient creusé des trous individuels pour s'abriter lors de leur progression qui avait dû être très rapide. Ces trous constituaient pour nous de véritables cavernes d'Ali Baba: chocolat, cigarettes, allumettes, conserves, friandises et gâteaux s'y trouvaient en abondance. Pour la première fois depuis bien longtemps, nous eûmes droit aussi à du "pain blanc" fourni par nos libérateurs...

Lepesant Renée
34 ans en 1944

Nous exploitions mon mari et moi une ferme à la Provostière. Nous avons une fille de 7 ans et mon père (Monsieur Houssin) paralysé à la maison.

Comme beaucoup d'habitants de Saint-Germain-de-Tallevende, nous avons perçu les bruits du bombardement de Vire et nous avons accueilli le soir même des réfugiés notamment les Larvor (poissonniers) et Morel (camionneurs).

Début août, vers le 4 ou 5, comme les Américains approchaient, les Allemands sont arrivés chez nous et nous ont demandé d'évacuer en nous disant qu'ils projetaient une contre-attaque et qu'il valait mieux pour nous de quitter les lieux.

Profitant de la confusion qui régnait, un militaire allemand s'est présenté comme d'origine russe et nous a demandé de lui donner des habits civils. Nous lui en avons procuré et nous sommes partis avec lui vers Saint-Manvieu. Moi-même, j'étais partie en traînant derrière moi une de nos vaches en pensant qu'au moins, nous aurions de quoi assurer notre subsistance durant quelques jours. Nous sommes arrivés au bourg de Saint-Manvieu et nous nous sommes réfugiés au château Thomas Lacroix là où se situe maintenant la mairie. Nous avons remis notre soldat d'origine russe aux militaires américains qui nous ont assuré qu'il ne lui serait fait aucun mal car nous avions tout de même peur pour lui.

Le 16 août, nous sommes repartis de Saint-Manvieu pour rejoindre notre ferme et nous avons repris nos occupations quotidiennes.

Louvrier Paulette
11 ans en 1944

Je vivais chez mes parents à la ferme de la Cricquetière.

Comme tous les habitants des communes avoisinantes, nous avons entendu le bruit des déflagrations produites par le bombardement du 6 juin sur Vire.

Très rapidement, car nous ne sommes pas loin de Vire, les réfugiés sont arrivés et parmi eux les familles Maupas et Harivel que nous avons accueillies et hébergées.

Début août, les Allemands sont arrivés et nous ont demandé de partir car ils allaient réquisitionner la maison. Mon père refusant d'évacuer, nous sommes allés nous installer dans une grange près de la maison avec notre grand-mère qui habitait là où demeure maintenant Alain Louvrier.

Vers le 9 ou 10 août, les Allemands ont commencé à reculer et très vite les Américains sont arrivés. Nous avons eu droit à beaucoup de friandises, des biscuits, du chocolat et même du jambon. Pour la première fois, je goûtais au chewing-gum que distribuaient abondamment nos libérateurs.

Un Alsacien du nom d'Alexandre, enrôlé dans l'armée allemande se débrouilla pour s'éclipser au moment des combats et resta environ une année à travailler chez les uns et les autres avant de regagner son Alsace natale.

Danguy Paulette
11 ans en 1944

Mes parents exploitaient une ferme située au village de la Chambre et je vivais chez eux. Lors du bombardement effectué sur Vire, nous n'avons pas eu de réfugiés le soir mais seulement le lendemain matin. Nous avons accueilli les familles Trouillat (pâtissier), Pousset (ville de Vire) et Derrien (gardien du cimetière). Nous avons fait comme nous avons pu pour les loger et les nourrir.

Une semaine après, ces réfugiés sont repartis sur Vire pour savoir ce qu'il était advenu de leurs habitations mais ils sont revenus aussitôt car tout était rasé et aucune maison n'était plus debout.

Début août, les Allemands sont arrivés avec un nombre impressionnant de chevaux (70 ou 80). Ils ont installé un canon qui semblait braqué sur Saint-Martin-de-Tallevende et nous ont demandé de partir mais mon père ne voulait pas évacuer et nous sommes restés sur place.

Un soir, alors que nous nous trouvions chez Eugène Robbes, un soldat SS est entré, nous a fait aligner et a posé son revolver sur la table. Il recherchait manifestement quelqu'un et cherchait si nous ne le cachions pas. Il a inspecté l'ensemble de la maison, heureusement pour nous, il n'y avait personne et nous en avons été quittes pour une bonne frayeur.

Les Américains sont arrivés et nous ont libérés. Je me souviens qu'un Allemand était mort dans l'étable et que deux autres soldats allemands avaient été tués à côté de la grange. Je vois encore les Américains les traîner par les pieds et les jeter dans une fosse qu'ils avaient creusée.

Les Américains sont restés deux ou trois jours pour "récupérer". Il y avait pas mal de petits calva pris dans l'allégresse de la libération. Nos bâtiments avaient peu souffert mais par contre la récolte de foin que nous avions pu faire avait complètement disparu: les Allemands s'en étaient servi pour nourrir leurs chevaux.

Legorgeu Louis
24 ans en 1944

Je travaillais à cette époque chez mes parents qui exploitaient une ferme à la Boraire.

Du fait de la situation du village à flanc de colline, nous avons vu le bombardement de Vire et notamment les bombes tomber sur ce que nous pensions être le carrefour de Saint-Clair. En fait, nous avons su, le lendemain, qu'un léger décalage s'était produit dans le largage et que ces bombes étaient tombées sur le chemin de Maisoncelles à hauteur de la piscine.

Deux jours après le bombardement, j'ai reçu une convocation de la mairie de Saint-Germain, me demandant d'aller avec plusieurs Tallevendais porter secours à Vire. Nous sommes donc partis à plusieurs dont Simon Mauduit, Eugène Lebarbey pour atteindre la ville en passant par la Gosselinière. Sur la route qui menait à Gathemo, se trouvait un convoi allemand pris sous le feu des chasseurs alliés qui tournaient sans cesse au-dessus de nos têtes. Nous sommes arrivés au Pont Sainte-Anne mais nous n'avons pu continuer en raison des ruines fumantes qui nous empêchaient d'approcher et d'entreprendre quoi que ce soit d'autant que nous avions peu de moyens et qu'aucune maison ne restait debout. Nous sommes donc rentrés à Saint-Germain.

Début août, un état-major allemand est arrivé au village de la Boraire et a réquisitionné la totalité de notre maison. Nous avons donc été dans l'obligation de partir et nous avons rejoint la Butte aux Chartiers en compagnie de plusieurs réfugiés dont Maurice Vautier de Campagnolles. Nous avons séjourné là 5 ou 6 jours et avons décidé de repartir vers le village du Mesnil en passant par l'Anglaicherie. Nous suivions 2 soldats allemands, lorsqu'arrivés au Moulin Perreux, ceux-ci se sont retournés pour nous dire de rebrousser chemin car, selon eux, les combats se faisaient au corps à corps non loin de là aux villages des Cottins et des Landes.

Nous sommes redescendus sur le Fay et avons décidé de remonter prudemment le chemin qui à l'époque passait par la Costardière puis l'Aubrière avant d'arriver aux Landes. Après la Costardière, nous avons rencontré les Américains qui encadraient un grand nombre de prisonniers allemands. En passant ensuite aux Landes, j'ai aperçu de nombreux cadavres et notamment 2 combattants - un Allemand et un Américain - qui étaient restés "embrochés" suite à un combat à la baïonnette.

Après les Landes, nous avons traversé la route Vire Gathemo et gagné le Mesnil où nous avons pu constater que les Américains avaient installé un camp de prisonniers allemands. Du Mesnil, nous voulions atteindre Saint-Martin-de-Tallevende par le Pont de la Dathée quand un capitaine de l'armée américaine m'a interrogé en me demandant l'emplacement des 7 ou 8 batteries allemandes qui tiraient depuis une crête allant de Vengeons à Gathemo, ces batteries disait-il, les empêchant de progresser. Bien entendu, je ne connaissais pas du tout l'emplacement des batteries mais je lui dis penser qu'il y en avait sans doute du côté de la Cour de Gathemo. Il me remercia et quelques instants plus tard, elles furent neutralisées car on ne les entendit plus tirer.

Nous avons poursuivi notre chemin par Coulonces et sommes enfin arrivés à Campagnolles chez des amis qui nous ont hébergé durant une quinzaine de jours. Après quoi, nous avons regagné la Boraire via le Pont de Dathée où nous avons remarqué que les Américains avaient installé un important dépôt d'essence.

Nos bâtiments étaient partiellement endommagés, seules quelques vaches avaient survécu au passage de la bataille.

Chancerel André
21 ans en 1944

C'est vers le 10 juin 1940 que les Allemands arrivent à Saint-Germain au beau milieu de la saison des foins.

Mon père, Germain Chancerel, dès leur apparition, s'empresse d'aller cacher les objets précieux chez le grand-père M. Vaulégeard qui habite au village des Remeneries.

Les "Boches" comme le dit tout Français à cette époque, arrivent au bourg avec des voitures et des chevaux. Ce sont des chariots de munitions à 4 roues (genre tyrolien).

Ils décident de stationner au bourg de Saint-Germain et mon père est alors chargé d'organiser la réquisition de toutes les maisons du bourg. J'ai le souvenir qu'un Allemand est entré par la porte donnant sur la rue, s'est servi un morceau de pain avec un bout de viande et que sans rien dire, il est sorti par la porte de derrière. La première réaction de mon père a été de dire: "Vraiment, ça commence bien".

Tout l'état-major était là: l'abattoir des Allemands ayant été installé à la Jeulière chez M. Leroy, il fallait que des femmes fassent des corvées de cuisine. Quelques jours plus tard, ma mère se permit de dire qu'il était bien dommage de perdre son temps à éplucher des patates pour les Allemands. Un Allemand qui était là l'emmena un peu plus loin et lui dit "Madame, ne recommencez pas cette remarque".

N'ayant pas du tout envie de coopérer avec les envahisseurs, je prends ma carte de FFI qui m'est remise par M. Lamperrière de Landelles. Le chef de réseau de la région était M. Lair, père de M. Roger Lair, ancien commerçant virois. C'est le seul nom des personnes du réseau que je devais connaître. A son retour de Dachau ou Buchenwald - je ne me souviens pas - il s'est suicidé.

A cette époque, en cachette nous écoutions la BBC qui donnait des messages en français et parfois, nous entendions citer le nom de gens qui, plus ou moins, collaboraient avec les Allemands. Le message était souvent adressé de la manière suivante: "M. X, nous vous connaissons, vous êtes suivi, nous penserons à vous etc...". Et c'est ainsi que certains sont morts dans des circonstances mystérieuses ou tout simplement abattus.

Avant le 6 juin 1944, tous s'accordent à dire que l'attitude des Allemands, dans l'ensemble, est correcte.

En 1943, comme beaucoup de jeunes gens de Saint-Germain, je reçus un ordre de réquisition pour aller travailler chez les Allemands. En ce qui me concerne, mon affectation se fit à l'organisation Todt, cette dernière spécialisée dans la construction du "Mur de l'Atlantique". En compagnie de M. Brebel, menuisier à Saint-Germain, nous avons rejoint la région de Rouen où nous étions chargés avec quelques autres d'installer une ligne électrique pour le compte des Allemands. Nous étions devenus subitement de mauvais ouvriers manuels: nous creusions très peu profond les trous où devaient être plantés les poteaux qui de ce fait menaçaient de tomber s'il y avait eu quelque tempête ou de forts coups de vent. Fréquemment nos manches de pioches étaient cassés et il nous arrivait même de voler des couvertures.

Quelques jours plus tard, M. Biré, instituteur à Saint-Germain qui savait, lors de notre départ, notre envie de nous "éclipser", arriva avec de fausses cartes d'identité ce qui nous permit de rentrer sur Saint-Germain.

Quelque temps plus tard, avec M. Alcide, nous avons été chargés d'aller à Ger pour y prendre possession d'un troupeau de vaches que nous devons ramener à l'abattoir de Saint-Germain situé à la Jeulière. Bien entendu, nous avons perdu le troupeau en route et nous nous sommes volatilisés dans la nature!!

En septembre 1943, je reçus mon affectation d'instituteur d'abord à Mandeville près de Trévières puis à Corday près de Falaise: c'est là que je me trouvais le 6 juin 1944 lorsque nous avons appris

la nouvelle du débarquement.

Je suis rentré vite fait en vélo de Falaise à Saint-Germain. Vers le 10 juin j'ai voulu aller voir mon frère qui se trouvait à Pontfarcy: j'y suis allé à vélo mais de façon que les Allemands ne me le prennent pas, j'avais enlevé les pneus et je roulais sur les jantes de manière à ne pas exciter la convoitise!!

Dans les semaines qui ont suivi, mes parents ont décidé de ne plus rester dans le bourg et sont partis chez le grand-père aux Remeneries. Quand nous sommes partis, nous avons vu des Allemands et des chars là où habite actuellement Louis Leroy puis aperçu un petit avion qu'on appelait "mouchard" tourner quelques instants au-dessus et partir après repérage. Peu de temps après, il s'en est suivi un bombardement...

Aux Remeneries, nous étions dans une tranchée recouverte de fagots lorsque les Américains sont arrivés; ils sont repartis aussitôt et nous avons vu les Allemands revenir. Nous avions des fusils et des carabines 22 long Rifle que nous avons cachés au-dessus de l'armoire et nous avons décidé d'aller les cacher dans un terrier de renard qui se trouvait dans le petit bois tout près de la maison; mais un Allemand a trouvé des cartouches que nous avons oubliées, a averti l'officier qui est venu trouver la famille et a dit "Aujourd'hui, l'officier est gentil". Nous étions "verts de peur", nous lui avons payé un bon coup de calvados: ce n'était certainement pas de gaieté de coeur mais dans ce cas précis, que dire...!!

A la suite de quoi, l'officier nous a demandé où étaient les Américains, nous lui avons répondu qu'ils se trouvaient du côté des Feuillet au Fay. Il nous a demandé encore la distance: nous lui avons dit 2 kilomètres environ. Il nous a alors rétorqué "A 2 kilomètres ou à 200 mètres, attention! Je vous conseille de ne pas mentir sinon gare à vous".

Il est parti et quelques heures plus tard, les Américains sont arrivés. Ils sont restés durant une huitaine de jours aux Remeneries. Je me souviens qu'il y avait 27 soldats tués du côté américain car les Allemands tenaient les Monts Bonnel et tiraient de façon régulière sur tout le secteur désormais entre leurs mains. Enfin vers la mi-août les Américains ont quitté le village et sont partis en direction de Sourdeval. Nous nous sommes décidés à rentrer au bourg de Saint-Germain dans notre maison. Dans l'école se trouvait une infirmerie qui avait accueilli tous les pensionnaires de l'hospice de Vire suite au bombardement du 6 juin. La mairie de Vire occupait le 1er étage de l'ancienne mairie et Marcel Foubert s'occupait des réfugiés...

Roussin Roger
13 ans en 1944

J'habitais la Cour de la Lande chez mes parents qui exploitaient une ferme voisine des Allaire. Le 6 juin, nous avons vu arriver quelques 25 pensionnaires de Blon accompagnés de 4 ou 5 sœurs qui venaient chercher refuge à la ferme.

Début août, devant l'avance des Alliés, les Allemands sont arrivés et nous ont demandé de partir. Etant donné que tous nos chevaux avaient été réquisitionnés, notre voisin M. Allaire nous a prêté une jument et nous sommes partis avec tout ce que nous pouvions emmener. Nous avons traversé Ger puis gagné Le Fresne Poret où nous avons séjourné 3 semaines. Le calme étant revenu, nous sommes rentrés à la Cour de la Lande et avons retrouvé notre ferme occupée par des Américains. Ils sont restés quelques jours après quoi nous avons récupéré la totalité de nos bâtiments, et nous avons repris nos occupations habituelles à la ferme.

Durand Georges
17 ans en 1944

Je vivais chez mes parents dans une ferme au village des Bas Vaux.
Des officiers allemands occupaient une partie de nos bâtiments lorsque l'ordre d'évacuer est arrivé.

Comme nous nous préparions à partir, 3 soldats allemands s'emparèrent du seul cheval qui nous restait et allaient disparaître quand mon père s'interposa en appelant les Allemands qui occupaient nos bâtiments. Un officier intima l'ordre aux soldats de nous rendre le cheval et mon père dut le reprendre des mains de l'un des soldats allemands qui ne le lâcha que contraint et forcé.

Nous sommes partis pour le Fresne Poret et là nous sommes restés 15 jours dans une ferme. Puis nous sommes revenus au village des Bas Vaux et nous avons repris nos travaux quotidiens.

Bazin Odette
16 ans en 1944

J'étais employée de maison chez M. Jamet au Rocher Brison lorsque ce dernier a décidé d'évacuer un peu plus loin dans une grange.

Il était déjà un peu tard lorsque mon patron s'est aperçu qu'il avait oublié son rasoir sur le bord de la cheminée. Il m'a demandé d'aller le rechercher bien vite. Je pars et arrive à la ferme mais entre temps les Allemands l'ont occupée. Ils sont là au moins une vingtaine couchés les uns près des autres, complètement exténués et endormis. Tant pis, je dois y aller et j'enjambe les corps les uns après les autres en essayant d'être discrète: deux ou trois grognent d'être dérangés mais sans plus. Je ressors et prends les jambes à mon cou pour revenir.

Nous partons dès le lendemain pour La Sauvagère où nous passons la nuit dans une école et puis nous repartons à La Coulonge tout près de La Ferté Macé.

Roussin Roland
17 ans en 1944

Je travaillais chez mes parents qui possédaient une exploitation au Porquet.
Lorsque nous avons reçu l'ordre des Allemands de quitter la Lande Vaumont, nous avons rejoint le groupe Allaire et nous sommes arrivés avec eux à Saint-Loup-du-Gast.
Après avoir passé 3 semaines chez le frère du percepteur de Vire, nous sommes revenus avec les Allaire à la ferme où nous avons repris nos activités.

Vautier Bernard
7 ans en 1944

Mes parents occupaient la ferme de l'ancien presbytère à la Lande Vaumont.
Quand l'ordre d'évacuation est arrivé, nous sommes partis avec les réfugiés que nous avons accueillis.
Nous avons gagné le Fresne Poret et ma mère se reposait avec mon petit frère auprès d'elle lorsqu'un obus est tombé, lui fracassant la jambe. Un médecin allemand qui se trouvait non loin de là intervint aussitôt, fit un garrot et un énorme pansement. Des brancardiers la transportèrent jusqu'à une ambulance allemande et elle partit sans que l'on sache où ils l'emmenaient. Nous pensions toutefois qu'elle était tirée d'affaire et que dans notre malheur, nous avions eu de la chance de trouver un médecin pour intervenir. Malheureusement un mois plus tard, nous apprenions par une personne qui travaillait à l'hôpital de Domfront que ma mère y était décédée des suites d'une gangrène.

Allaire André
18 ans en 1944

Je travaillais chez mes parents qui exploitaient une ferme à la Cour de la Lande.

Le 6 juin, nous avons entendu le bruit des avions et des grondements sourds en provenance de Vire mais sans savoir qu'ils étaient en train de raser la ville.

Ce n'est que le soir que nous avons appris le désastre quand cinq familles de réfugiés se sont présentées à la ferme et que nous les avons accueillies.

Parmi celles-ci se trouvait le percepteur de Viessoix qui voulut, dès le lendemain, aller voir avec d'autres réfugiés ce qui se passait à Vire.

En fait, la perception de Viessoix était située à Vire là où se trouve actuellement le Centre des Impôts près du théâtre Le Préau. Il revint en nous disant que la perception était entièrement détruite mais que les coffres avaient résisté et qu'ils étaient intacts. Avec une carriole que conduisait mon père, ils prirent le chemin de Vire dès le lendemain accompagnés du boulanger de Saint-Clair Musenger et d'un serrurier dont je ne sais plus le nom, pour récupérer les soit disantes archives. Ils revinrent le soir avec des sacs de documents que notre percepteur mit en lieu sûr.

Vers le 11 août alors que jusqu'alors La Lande Vaumont était restée à peu près calme, les combats se rapprochèrent dangereusement. Le samedi 12 août, en fin de soirée, les Allemands arrivèrent à la ferme et nous sommèrent de nous en aller. Toute la famille rassembla le linge dans des sacs et nous jetâmes l'ensemble ainsi que des caisses de vin dans l'étang pensant que nous avions une chance de les récupérer après notre retour. Les Allemands qui nous voyaient faire nous lançaient "Pour Tommies, pour Tommies...". Nous avons attendu le dimanche matin 13 août pour atteler la jument et nous sommes partis avec les autres réfugiés en direction de l'Orne: nous avons atteint Beauchêne le soir.

Le percepteur de Viessoix nous accompagnait avec ses sacs d'archives au fond de la carriole, ne quittait pas la carriole des yeux et tenait à dormir la nuit au-dessous d'elle.

Le 15 août nous étions à Céaucé. Une grand messe eut lieu en plein air, pas très loin de l'église, réunissant presque tous les habitants et les réfugiés. Tout près de l'église se trouvait un char allemand Tigre auquel les soldats mirent le feu de peur qu'ils ne tombent aux mains des Américains car ils étaient encerclés et semblaient ne plus vouloir combattre.

De Céaucé, nous sommes repartis vers Saint-Loup-du-Gast, une petite commune située près d'Ambrières-les-Vallées en Mayenne où habitait le frère de notre percepteur. Et là, nous avons appris que les sacs d'archives étaient en fait des sacs bourrés de billets de banque que notre percepteur remit à l'autorité compétente. L'on dit, plus tard, que son zèle et son sens du devoir ne furent guère récompensés car la direction de la nouvelle perception de Vire lui échappa!!

Après 2 ou 3 semaines passées à Saint-Loup-du-Gast, nous avons pris le chemin du retour en direction de La Lande. A notre retour, nous avons eu la désagréable surprise d'apprendre que notre grand-père, Victor Allaire, qui n'avait pas voulu évacuer, avait été tué le 13 août par un éclat d'obus alors qu'il était en train d'allumer une cigarette offerte par les Américains...

Amand Bernard
10 ans en 1940

En 1940, mes parents étant décédés, j'habitais chez ma grand-mère à la Gourdelière.

Je me souviens avoir vu les premiers Allemands arriver par le "Vieux Gourday" avec des chariots tirés par de petits chevaux tyroliens. Ils sont allés s'installer chez M. Decaen à la Gourdelière.

Comme tous les enfants de notre âge, nous étions espiègles et je me souviens qu'au cours de l'été 40 il faisait très chaud et comme nous passions - mon camarade Guy Lebesnerais et moi devant la ferme des Decaen, des Allemands nous donnèrent de l'argent pour aller leur chercher des bières au café où habite maintenant Madame Lerigoleur.

Sur le chemin du retour, nous n'avons pu résister à l'envie de boire nous aussi: la tentation était trop forte!! Et nous avons un peu bu du précieux liquide à la bouteille. A l'époque, la bière était vendue dans ce que l'on appelait les "bocks", dont la fermeture était assurée par un système analogue à celui des bouteilles de cidre bouché actuel. Que faire lorsque l'on a à peine 10 ans et que l'on se trouve en face d'un tel problème?? Il fallait que les Allemands ne s'aperçoivent pas que l'on avait soustrait de la bière et bien tant pis! Qu'à cela ne tienne... nous avons "pissé" dans les bocks pour compléter et à notre surprise ils nous ont remerciés, ont bu devant nous et je me souviens les avoir entendu dire "Ya gut".

A la rentrée des classes, je suis parti comme pensionnaire au collège de Villedieu. Nous ne revenions pas souvent en vacances et en dehors de la vie du collège, nous ne savions pas grand chose. Les années 1942 et 43 se sont donc déroulées normalement pour nous.

En juin 1944, nous avons bien entendu été mis au courant du débarquement. Un peu plus tard, les vacances sont arrivées mais le directeur m'a gardé au collège en raison des événements qui s'étaient déroulés sur la région. En effet, le trafic ferroviaire était interrompu entre Villedieu et Vire et d'autre part nous n'avions pas de nouvelles ni de la grand-mère paternelle à Saint-Germain, ni de ma grand-mère maternelle qui habitait à Vire.

Au 1er juillet, une tante et une sœur sont venus à pieds de Vire pour me chercher au collège et nous avons alors regagné le village de la Poussinière à Vire chez ma grand-mère maternelle là où habite maintenant Daniel Yvon. Comme il n'y avait que des femmes avec moi, le grand-père étant décédé à la guerre, nous avons pris peur et nous sommes allés nous réfugier chez M. Mauduit à Neuville.

Début août, le bombardement a commencé sur Vire et les faubourgs, les Américains venant de Saint-Lô. 2 bâtiments de la ferme des Mauduit ont pris feu et alors une nouvelle fois, nous avons pris le chemin de l'exode.

C'est ainsi que nous nous sommes arrêtés à Saint-Germain à la Delairie chez les Bouvet. J'aurais bien voulu aller dire un petit bonjour à la grand-mère Amand mais cela n'a pas été possible. Nous pensions vraiment être en sécurité à la Delairie lorsqu'un violent bombardement s'est produit au cours de la nuit suivante. Le matin nous avons pu constater que des chevaux et des vaches avaient été tués par les éclats de bombes.

Voyant cela, nous avons repris la route pour Chanu puis la Ferté-Macé. A la Ferté, nous avons retrouvé la famille Roger, restaurateur face au calvaire de Neuville, ainsi que la famille Georges Lelièvre également de Neuville: nous étions heureux de retrouver des gens de connaissance.

Le 14 août, les Américains ont libéré la Ferté-Macé ainsi que la commune où nous séjournions et qui s'appelait Beauvain. Le lendemain 15 août, le curé de Beauvain a célébré une messe devant

une nombreuse assistance dont des infirmières américaines.

Le lendemain, nous avons repris la route et sommes revenus dans la famille à Vire, route d'Aunay.